

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

QUATRE-VINGT-DIXIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1906



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1906

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 août 1906.

Phy
t
a



gran
dant
avens
ont le
sent
même
lèvres
Les f
et les
Le

CANADA

VICARIAT DU MACKENZIE

MISSION DE GOOD-HOPE

LETTRE DU R. P. JULES LECUYER, O. M. I.

AU R. P. EDM. DUBOIS, O. M. I.

Physique des sauvages. — Costume, propreté, habitation. — Vie morale. — Superstition. — Attachement au missionnaire. — Tribu qui s'éteint. — Civilités.

VOULEZ-VOUS que je vous parle un peu des habitants de ce pays ?

D'abord, un mot de leur physique.

Nos sauvages sont de taille moyenne ; il y en a de grands et de petits. Ils ne sont pas beaux, sans être cependant repoussants. Jeunes, ils ont la physionomie assez avenante, mais ils enlaidissent vite en vieillissant. Tous ont le teint plus ou moins bronzé, surtout lorsqu'apparaissent les premières chaleurs du printemps, qui les font même noircir. Les traits du visage sont assez réguliers. Les lèvres ne sont pas très grosses. Tous ont les cheveux noirs. Les femmes se couvrent ordinairement la tête d'un châle, et les hommes, en général, portent les cheveux assez courts.

Le costume des hommes est presque entièrement euro-

péen. Le costume des femmes est une jupe de toute espèce de couleurs ; le châle leur couvre la tête et le haut du corps.

C'est sur leur dos qu'elles portent leur bébé, retenu dans une couverture ou un châle dont elles ramènent les extrémités sur la poitrine ; c'est très pratique et peu fatigant. Le maillot du bébé n'est pas des plus compliqués, c'est ordinairement un simple paquet de mousse entassée dans un linge.

A part quelques familles plus civilisées, les sauvages n'ont aucun souci de la propreté. Aussi exhalent-ils une odeur peu agréable.

En hiver, nous disons la messe dans la chapelle intérieure de la maison. C'est alors qu'il faut parfois faire des efforts surhumains pour pouvoir supporter l'odeur nauséabonde des enfants qui s'emmagent dans la maison, surtout aux grandes fêtes. Ajoutez à cela l'odeur d'une cinquantaine d'hommes ou même de femmes fumant la pipe. Mais ceci dépend du Père en charge de la Mission, car à la Rivière Rouge où je dois passer le printemps et une partie de l'été, personne ne fume à la maison.

L'habitation favorite des sauvages de ce pays c'est la loge ou la tente. Cependant quelques-uns se sont bâti quelques maisons pour l'hiver. Mais, dès que le printemps arrive, les sauvages dressent leur tente. En été, cette vie sous la tente ne manque pas de charmes : j'y ai vécu pendant mon voyage d'Edmonton ici, environ quatre ou cinq jours, le temps de sauter les rapides ; il y fait bien frais, sur l'herbe verte ou sur les branches d'épinette fraîches. Lorsque la place devient sale, le sauvage transporte tout simplement sa loge ou sa tente ailleurs.

Un mot maintenant de la vie morale de nos sauvages.

Je dis nos sauvages, car je ne veux parler que des catholiques qui me sont échus en partage, et non des protestants. Les ministres se sont précipités partout sur les pas du mis-

sion
s'aba
des I
tie, i
une c
qui n
Le
circo
est t
polyg
bapti
Je
la sè
nature
en ce
Les
ne se
famill
Un
encore
pressio
l'œuvr
Mais
ou Pea
parler
homme
servir d
Cette
Loucher
dire tou
quable
entièren
dit le P
qui ait

sionnaire et le harcèlent sans trêve ni merci. On les a vus s'abattre comme une nuée de sauterelles sur tous les camps des Indiens, excepté ici à Good-Hope, grâce, en grande partie, il faut bien l'avouer, à la femme du bourgeois qui est une catholique comme on en voit très peu dans nos pays et qui ne peut pas sentir le ministre.

Les *révérends* apportent aux sauvages une morale de circonstance. Ceux-ci sont-ils bigames, polygames (ce qui est très rare dans ce pays), ils pourront rester bigames, polygames tant qu'ils voudront, pourvu qu'ils se laissent baptiser et endoctriner par quelques mots tirés d'une Bible.

Je flatterais mes paroissiens si je les disais tous parfaits : la sève sauvage se trahit souvent, assez vite, dans ces natures frustes et grossières. D'ailleurs, qui est sans défaut en ce monde ?

Les gens de Good-Hope, c'est-à-dire les Peaux-de-Lièvre, ne se font pas remarquer par leur ferveur, excepté quelques familles, mais plutôt par une certaine indifférence.

Un bon nombre, quoique tous baptisés, s'abandonnent encore à la superstition. *Faire la médecine*, telle est l'expression employée dans leur langue ; ou encore : *Faire l'œuvre du diable*.

Mais heureusement, même parmi les gens de Good-Hope ou Peaux-de-Lièvre, cette indifférence dont je viens de vous parler n'est point générale. On rencontre parmi eux des hommes animés d'une foi vive et agissante qui pourraient servir de modèles aux meilleurs chrétiens d'Europe.

Cette indifférence est surtout loin d'exister parmi les *Loucheux* catholiques : le plus grand nombre, pour ne pas dire tous, ont une foi très grande et un attachement remarquable pour le missionnaire. Parmi eux la superstition est entièrement abolie. Depuis dix-huit ans, d'après ce que m'a dit le Père qui jusqu'ici en était chargé, il n'y en a eu qu'un qui ait permis qu'on fasse la *médecine* (superstition) sur

son enfant malade. Et encore ne l'a-t-il pas faite lui-même. Cela vient, en grande partie, de ce qu'ils sont restés seuls presque toujours et de ce qu'ils croient tout ce que le Père leur dit, *parce que*, disent-ils, *le Père ne les a encore jamais trompés.*

Je vous ai dit qu'ils étaient très attachés à leur missionnaire ; ainsi un exemple.

L'autre jour je parlais avec une sauvagesse Loucheuse. Elle se plaignait devant moi de ce que le Père n'habitait plus chez eux, à la Rivière-Rouge où il passe seulement un mois et demi par an tout au plus.

Je lui ai répondu que s'il n'y avait ni *traîtreur* ni *commis* à la Rivière-Rouge, j'y habiterais avec la permission de Monseigneur.

“ Alors, me dit-elle, il faut les faire partir ! ”

Une autre exemple.

Comme je vous le disais ci-dessus, le Père qui jusqu'ici s'en était occupé doit les quitter pour aller ailleurs et c'est moi qui doit le remplacer. Voici ce que disais la même sauvagesse à ce sujet :

“ — Notre Père s'en va, c'est pénible pour moi ! ”

Cet attachement est presque général, à quelques exceptions près, parmi les Loucheux.

Malheureusement cette tribu tend à disparaître, et dans quelques années on ne parlera plus des Loucheux que comme une nation éteinte. Sur 220 catholiques qu'ils étaient en 1888, il n'y en a plus que 128.

Les sauvages ont une civilité qui leur est propre.

Quand ils viennent vous voir, commencez par ne rien dire. Car, si vous leur demandez immédiatement ce qu'ils désirent, ils seront froissés, pensant qu'ils importunent le Père par leur visite et qu'il désire les voir s'en aller au plus tôt. Attendez donc trois ou quatre minutes avant de les interroger. Je dis interroger, car, si vous ne leur demandez pas ce qu'ils veulent, ils sont capables de rester

là deux heures, sans vous dire mot ; mais il s'en trouve qui sont plus civilisés que les autres.

Les termes de *merci*, *bonjour*, *bonsoir*, n'existent généralement pas dans leur langue.

Si vous avez été séparé d'eux pendant quelque temps, ne manquez pas de leur serrer la main à la première rencontre : généralement les sauvages du Nord sont assez sensibles aux procédés délicats, et celui qui sait les traiter aimablement en fait à peu près ce qu'il veut.

JULES LÉCUYER, o. m. i.

ANNAM

UNE PRISE D'HABIT

AU

CARMEL DE SAIGON

Par M. ARTIF

Des Missions Etrangères à Paris

C'est dans un style enchanteur et avec une âme de poète que M. Artif nous fait ce récit tout embaumé de piété. Ces cérémonies toujours et partout touchantes, empruntent ici au cadre où elles se déroulent, un intérêt plus émouvant encore.

L est des mots qui ont le don d'évoquer dans l'âme des idées poétiques. Carmel est l'un de ces mots.

Il rappelle l'antique mont de la Galilée, célèbre dans les Saintes Écritures. C'est là que le prophète Éli fit descendre le feu du ciel, pour convaincre d'imposture les prêtres de Baal et ramener Israël au vrai Dieu. C'est là que sa prière fit monter de la mer une nuée, grande d'abord comme le pas d'un homme, immense bientôt comme le firmament, dont la pluie bienfaisante mit fin à la sécheresse qui désolait le pays.

vég
suc
nai
de
om
que
pui
V
dev
bea
Car
le C
I
san
mel
de s
plei
tus.
hâte
joig
ter.
mor
L
pour
tion
lant
et le
comm
l'occi
nom
Av
mes,

Riche en bonnes terres, le Carmel était couvert d'une végétation luxuriante. Labours, pâturages et vergers, se succédaient sur ses pentes ; de grands cèdres le couronnaient. Les reflets d'or des moissons, les teintes argentées de l'olivier, se mêlaient dans l'azur au vert des prairies, aux ombres des forêts. Le tout formait un de ces tableaux magiques que la nature produit sous l'action combinée de la puissance de Dieu et du travail de l'homme.

Vu de loins, le Carmel charmait et reposait les yeux. Aussi devint-il un terme de comparaison pour tout ce qui était beau. *Caput tuum est Carmelus* (1), chante l'Époux du Cantique en parlant de l'Épouse, (votre tête est belle comme le Carmel).

Les beaux lieux ont un attrait sur les belles âmes. C'est sans doute en partie pour cela que, dès l'antiquité, le Carmel fut choisi comme lieu de retraite par un grand nombre de saints personnages, qui vécurent là, entre ciel et terre, pleins du souvenir du grand Elie dont ils imitaient les vertus. Voués à la prière, ces précurseurs de nos anachorètes hâtaient de leurs vœux la venue du Sauveur du monde et joignaient à son culte celui de la Vierge qui devait l'enfanter. Dès lors, le Carmel fut doublement beau et sa beauté morale surpassa les splendeurs de sa beauté physique.

La Vierge d'Israël naquit. Elle mit au monde et nourrit pour le dur sacrifice de la croix l'Agneau divin. La Rédemption accomplie, les ascètes se multiplièrent au Carmel, mêlant aux vertus d'autrefois les pratiques de la loi nouvelle, et leur sainteté rayonna sur le monde. Le vieux mont était comme un phare, dominant la Galilée à l'orient, la mer à l'occident, et, sur ce phare brillaient, comme deux feux, le nom de Jésus et celui de Marie.

Avec le temps, les enfants du Carmel devinrent les Carmes, et d'Orient, ils se répandirent en Occident. Des vier-

(1) Cant. VII., 5.

ges chrétiennes apprirent à vivre comme eux, et les Carmels se multiplièrent dans toutes les contrées. Asiles bénis, où la mortification entretient la prière, où la prière adoucit la mortification. Essayer de compter les âmes qui ont sanctifié ces monastères, ce serait vouloir dénombrer les fleurs qui, sous toutes les latitudes, ornent et embaument la terre.

Les siècles se sont écoulés. Le mont Carmel a eu sa part de la malédiction qui pèse sur Israël, et sa beauté s'est flétrie. Mais les Carmels de Simon Stock, de Thérèse de Jésus, de Jean de la Croix, sont restés dignes de leur passé. Ce sont des jardins fermés, dans lesquels les fleurs délicates sont transplantées par l'Époux et cultivées de ses mains.

Saïgon n'a pas dans son voisinage de montagne comparable à celle de la Galilée. Mais cette ville est une oasis chrétienne au sein du désert païen et, dans cette oasis, existe l'un des jardins dont je parle. Il se nomme le Carmel Saint-Joseph.

Débarquez d'un paquebot. Suivez le quai jusqu'à son extrémité nord-est. Prenez à votre gauche le boulevard qui le termine et le coupe à angle droit. Marchez huit à dix minutes sous les manguiers et les tamariniers. Voici, à votre gauche, une humble chapelle parallèle au boulevard. Montez un escalier de quelques quinze marches et entrez, vous êtes au Carmel, chez le Bon Dieu, c'est-à-dire chez vous.

Bien pauvre cette chapelle, mais si propre, si tranquille ! Du côté de l'Évangile, est la grille noire qui isole du public les religieuses cloîtrées. De derrière cette grille elles peuvent contempler l'autel où réside Celui auquel elles se sont consacrées. Leur prière va librement à Lui. Elles Lui parlent. Il leur répond.

Qui sait tout ce qui a été dit à Dieu et par Dieu dans ce sanctuaire ? Qui dira les pleurs versés derrière cette grille et leur poids dans la balance divine ? Qui saura les joies

qui ont traversé cette calme atmosphère, jaillissant du tabernacle pour transporter les âmes ?

Attenante à la chapelle, est une pauvre maison encadrant une cour carrée de vingt à vingt-cinq mètres de côté. Derrière s'étend un petit bosquet dont les arbres abritent les tombes des défuntes. Tout cet ensemble domine de trois ou quatre mètres le boulevard et un terrain vague du côté de la rivière. Les bruits du monde y parviennent à peine, mais la brise y circule, les oiseaux gazouillent dans les feuillages les vierges vivantes prient et chantent comme eux, les défuntes dorment tranquilles sous la terre qu'elles ont foulée tant de fois. Oh ! qu'elles sont bien là !

Les religieuses du Carmel de Saïgon sont Annamites en très grande majorité. Ce pays a réalisé la parole du prophète Isaïe, l'un des châtres du Carmel : " La terre déserte et sans voix se réjouira, la solitude tressaillera d'allégresse. Elle se couvrira de végétation. La gloire du Liban lui sera donnée avec la beauté du Carmel. " Le souffle de Dieu a passé sur cette terre longtemps stérile. Elle a produit des chrétiens, et, du sein des familles chrétiennes, la fleur des filles d'Annam a gravi les sommets du Carmel. Simples enfants, frêles et douces, elles renoncent à la liberté qu'elles aiment, à la famille dont la vie est si facile. Elles se vouent à tous les sacrifices du cœur, pour suivre le Dieu crucifié que leurs aïeux ne connaissaient pas. Elles s'enveloppent de silence pour vivre chaque heure en sa compagnie.

France, ton épée a conquis cette terre. Ton devoir était de la soumettre à Dieu, et si tu ne l'a pas fait, c'est que tu ne l'a pas voulu. Il te sera demandé compte de cette infidélité. En attendant, tu dédaignes ces asiles d'innocence, où des femmes inconnues prient, souffrent et meurent. Cependant leur prière monte pour toi vers le ciel, et tu sauras un jour les grâces attirées sur toi par ces victimes volontaires

de l'expiation. France, tu devrais entourer de respect et d'invincible protection ces servantes de Dieu conquises, pour ton bien, sur l'idolâtrie. Hélas ! la folie t'égare ! Peut-être viendras-tu quelque jour les chasser de cette humble maison et priver les défuntées de la société de leurs sœurs vivantes. France, épargne-toi ce crime ! Ne commets pas cette lâcheté à la face d'un peuple qui te jugera sévèrement !

* * *

Au Carmel comme dans le siècle, les générations se succèdent, les novices viennent remplacer celles qui disparaissent après une carrière plus ou moins longue. Nous sommes au 15 août. Aujourd'hui trois novices vont prendre l'habit au monastère de Saïgon. Beau jour pour les élèves !

Ce sont trois jeunes filles annamites. Selon la coutume de l'ordre, elles passent l'après-midi en dehors de la clôture. Les voilà, en habits blancs de fiancées, couronnées de roses blanches. Autour d'elles, les parents, les amis, les simples curieux, vont et viennent, les regardent, leur parlent. C'est un dernier contact avec ce qu'elles ont aimé, un dernier moment d'épreuve. Au dedans de ces murs, il faudra vivre la vie austère qu'elles connaissent. Au dehors, ce serait la liberté, les affections, l'existence chère à la nature, ces mille riens qui enchaînent le cœur. Leur pensée se porte de l'une à l'autre vie. Y a-t-il combat dans leur âme ? Je l'ignore. Ce que je vois, c'est que leur visage est calme, leur sourire naturel. Elles ont toute l'apparence du bonheur.

Je les contemple un instant, et voilà que mes souvenirs m'emportent. Je revois l'innombrable multitude des femmes de leur âge, qui, durant le cours des siècles, ont porté le costume nuptial devant l'autel, pour le déposer et revêtir la livrée de Jésus-Christ : filles de rois, de princes, de labou-

reurs, d'artisans, confondues dans les mêmes rangs. Je les vois passer, étonnant et sanctifiant le monde.

Ces trois humbles enfants continuent la série triomphale. Tout à l'heure, elles vont réintégrer leur clôture pour y demeurer invisibles à tous. O poésie des choses ! Sacrifices et récompenses, douleurs et consolations, vie perdue pour le siècle et retrouvée en Dieu ! Qui donc, à ce moment, ne sentirait pas l'émotion le mordre au cœur ?

Il est quatre heures. Les trois blanches fiancées disent adieu à ceux qui les entourent, pénètrent dans la chapelle remplie de fidèles et vont s'agenouiller près de la Sainte Table. On leur remet à chacune un cierge allumé. " Voici que l'Époux vient. Allez au devant de Lui ".

Un prêtre leur adresse la parole. Il est annamite comme elles, et il est fier de voir ses sœurs par le sang aspirer aux héroïsmes qui ont fait l'honneur des vieilles races chrétiennes. Si vous pouviez le comprendre, vous sauriez que, dans son langage, différent du vôtre, il exprime des idées qui vous sont familières. Il a puisé aux mêmes sources que vous. Vous êtes frères et sœurs par l'esprit.

Le discours terminé, l'assistance quitte la chapelle, traverse les parloirs et va se ranger devant la porte qui isole des bâtiments extérieurs le monastère proprement dit. Le clergé, sur deux rangs, passe au milieu de tous et conduit lentement les novices jusqu'à l'entrée de leur clôture. Arrivées près de la porte, celles-ci se retournent, regardent la foule, embrassent une dernière fois leur mère, font un salut profond au clergé et à toute l'assistance. Leur visage est toujours aussi calme, mais des larmes coulent sur leurs joues. Le spectacle est poignant. Le dernier regard donné au monde, les novices se tournent vers la porte fermée.

Un bruit de clés qui s'entrechoquent, deux verroux qui grincent, et la porte s'ouvre. Les religieuses carmélites apparaissent, sur deux rangs, sous un cloître, debout, immobiles,

couvertes du voile qui cache leur visage. On dirait des ombres, ou mieux des statues taillées dans la pierre. Les jeunes filles blanches marchent vers elles. Et voilà que l'une de ces ombres se détache du rang et vient à leur rencontre avec une grande croix qu'elle leur présente. Les jeunes filles tombent à genoux et baisent la croix. Voilà ce qu'elles viennent chercher dans cette clôture. Elles veulent embrasser la croix et vivre de la vie du Sauveur crucifié.

Consolons-nous ! Elles seront en bonne compagnie. Elles sont vivantes celles qui font que ce cloître apparaît comme une galerie de choses mortes. Ce sont des femmes comme ces jeunes novices. Elles les aimeront. Elles pleureront sur leurs douleurs et partageront leurs joies.

La porte s'est refermée sur cette vision d'un autre monde. Le clergé et fidèles regardent la chapelle. Aussitôt, lointain, mystérieux, commence un chant rythmé par des voix plaintives. Lentement, il se rapproche, devient distinct. Des portes s'ouvrent. Les religieuses pénètrent processionnellement dans leur chapelle particulière qui s'étend, derrière la grille à angle droit avec celle que nous occupons. On distingue les paroles du chant. C'est l'hymne à la Sainte Vierge : "*O gloriosa Virginum sublimis inter sidera, etc.*"

Les jeunes filles blanches reparaissent. Elles viennent s'agenouiller derrière la grille, leur cierge à la main. Deux sœurs chantent : "Priez pour elles, sainte Mère de Dieu". Le chœur répond : "Afin qu'elles soient dignes des promesses du Christ".

Un vieux missionnaire, chevelure et barbe blanche, portant le surplis et l'étole, est debout de l'autre côté de la grille, c'est-à-dire dans le sanctuaire de la chapelle où se tient le public. Il récite une prière pour les novices et interroge chacune d'elles comme il suit : "Que demandez-vous ?" Chacune répond : "La miséricorde de Dieu, la pauvreté de l'ordre et la compagnie des sœurs". Le prêtre dit : "Venez-

vor
bit
Le
cet
cun
Soe
la
dép
A
La
cott
temp
qu'e
exit
etc.
bare
boul
qui r
Le
La r
Elles
ce qu
Qu
me le
coign
auras
plus l
Qu
Prend
cet ha

(1) P
(2) L
comme

vous de votre bon gré et franche volonté pour revêtir l'habit de cette religion ? " Chacune répond : " Oui, mon Père ". Le prêtre interroge de nouveau : " Voulez-vous entrer en cette religion pour le seul amour de Notre-Seigneur ? " Chacune répond : " Oui, avec la grâce de Dieu et les prières des Sœurs ". Le prêtre récite une oraison, demandant pour elles la persévérance. Puis il' ajoute : " Que le Seigneur vous dépouille du vieil homme et de ses actes ".

A ces mots, les novices sont conduites en dehors du chœur. La prieure leur ôte l'habit séculier, pour leur mettre la cotte, la robe, le petit voile et les alpagates. Pendant ce temps le prêtre a béni la ceinture, le scapulaire, le manteau qu'elles vont recevoir, et le chœur chante le psaume : "*In exitu Israël de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro, etc.*" Oui, barbare, le monde que quittent ces enfants. Barbare, ce monde que les passions déshonorent, que les haines bouleversent, que les guerres ensanglantent. Heureux celui qui n'en serait plus et n'en saurait plus rien.

Les novices reviennent à leur place, derrière la grille. La robe, le voile blanc, la couronne de roses out disparu. Elles portent un costume très fruste sur lequel on va passer ce que le prêtre a béni.

Quand la novice reçoit la ceinture, le prêtre lui dit, comme le Christ à saint Pierre : " Quand tu étais jeune, tu te ceignais (1) toi-même et tu allais où tu voulais. Quand tu auras vieilli, un autre te ceindra . . . " Ces femmes ne feront plus leur propre volonté, la règle du Carmel sera leur loi.

Quand elle reçoit le scapulaire (2), le prêtre lui dit : Prends le joug suave du Christ et son fardeau léger. „ Avec cet habit, ces femmes devront porter le fardeau de l'obéis-

(1) Pour les anciens, ceindre ses reins, c'était se préparer à marcher.

(2) Longue bande d'étoffe, image de la Croix de Notre-Seigneur, comme la chasuble du prêtre.

sance, de la pureté, de la chasteté. Ce sera leur croix, que l'amour seul pourra rendre légère.

Quand elle reçoit le manteau blanc, le prêtre dit : " Ceux qui suivront l'Agneau sans tache marcheront avec Lui vêtu de blanc, en signe de la pureté de votre âme. " Enfant voilà pourquoi vous étiez vêtues de blanc tout à l'heure. Voilà pourquoi l'on recouvre encore de blanc le sombre scapulaire. Vous vous vouez au blanc, à la pureté.

Après une dernière prière, le prêtre entonne le *Veni Creator*, que le chœur poursuit et achève. Tout est fini pour nos novices, plus rien d'extérieur à accomplir. Elles n'ont plus qu'à se concentrer en Dieu pour commencer leur vie de victimes sous le regard du divin Maître. Et, comme Dieu seul peut sanctifier cette vie, tous demandent pour elles lumière, force et persévérance.

L'hymne finie, le prêtre récite encore de longues prières. Puis les chœurs entonnent le psaume qui chante la joie de vivre avec ceux qu'on aime. "*Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*" etc. Les trois novices se sont levées, et, conduites par la Prieure, elles vont embrasser chacune des religieuses des deux chœurs. Elles entrent ainsi dans la famille dont elles portent le costume, et les religieuses, en les embrassant, témoignent qu'elles les acceptent comme leurs sœurs.

La cérémonie est terminée. A l'autel on allume cierges et bougies pour la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Dehors, le ciel est sombre. Les arbres, immobiles, laissent tomber leurs branches alourdies par la pluie qui vient de cesser. Pour une fête du monde, le tableau serait triste. Mais ici la chapelle est si claire, les cœurs sont si hauts, si près du ciel toujours bleu ! Nul ne pense aux tristesses de la nature. On est à l'allégresse, et les regards s'attachent heureux sur le soleil de l'ostensoir.

CANADA

ATHABASKA

MISSION SAINT-AUGUSTIN

TRAIT D'AMOUR FRATERNEL

Ly a une dizaine d'années, les bassins de la rivière la *Paix* et *Athabaska* se couvrirent de nuées d'émi-grants, pauvres diables venant de toutes les parties du monde et qui cherchaient le Klondyke.

Ils passaient — ils ne faisaient que passer — les uns à pied, les autres sur de misérables chevaux exténués, les autres à la dérive sur des radeaux improvisés qu'entraînait le courant des rivières.

La vie fut pendant quelques mois changée au Mackenzie ; elle ressembla à celle qu'apporte, deux fois par an, dans ces contrées silencieuses, le vol des grands oiseaux de passage : beaucoup de bruit d'abord, puis bientôt plus rien.

Les missionnaires crurent rêver.

Leur solitude en fut défrayée par des histoires toujours très curieuses, et le plus souvent tristes, dont ils garderont le souvenir longtemps.

Le P. Le Serrec en raconte une toute pleine d'une mélancolie qui arrache les larmes.

U
à la
pren
O
"
R
"
vous
—
Le
U
plus,
comr
"
Irlan
que
ment
Ils
Le
On
ses se
"
avoir
quell
Le
l'extr
Qu
lui et
"
mouri
j'aille
"Si
il est
tis, la

Un soir d'automne, dans sa *Mission de Saint-Augustin*, à la *Fourche* de la rivière *Boucane*, le P. Le Serrec allait prendre son repos.

On frappe à la porte :

“ — Qui est là ? ”

Réponse en anglais.

“ — Des Anglais à ma porte, à cette heure-ci ! qui êtes-vous ? ”

— Ouvrez toujours, Père, ouvrez au nom de Dieu !

Le P. Le Serrec ouvre et qu'aperçoit-il ?

Un homme, jeune encore, pâle, défiguré, ne se soutenant plus, porté plutôt qu'il n'était aidé par deux hommes jeunes comme lui et qui paraissaient l'affectionner beaucoup :

“ — Père, dit l'un deux, nous sommes des mineurs, des Irlandais catholiques ; notre compagnon se meurt, est-ce que vous ne pourriez pas lui donner les derniers sacrements ? ”

Ils entrèrent.

Le malade à bout de forces allait expirer.

On l'étendit sur la pauvre couchette du missionnaire, et ses sens lui revenant peu à peu :

“ — Père, murmura-t-il, oh ! je suis bien heureux de vous avoir rencontré ; je ne mourrai pas sans être pardonné, et quelle consolation pour mon infortunée sœur ! ”

Le P. Le Serrec calma le patient, le confessa, lui donna l'extrême-onction, lui prodigua mille petits soins maternels.

Quand, le lendemain, ses compagnons fondant en larmes lui eurent donné le baiser d'adieu :

“ — Maintenant, Père, dit l'agonisant, je n'ai plus qu'à mourir ; je sens bien que Dieu me veut, il est temps que j'aille à lui. Oh ! Père ce n'est pas sans chagrin.

“ Si vous saviez quelle douleur m'opprime ! Je n'ai rien, il est vrai, je n'ai plus rien ; voilà avec mes deux amis partis, la patrie irlandaise disparue. Je suis pauvre, je ne fus

jamais riche, je n'eus jamais que du cœur. Mais, Père, mon cœur, vous ne comprendrez jamais comme il aime ! D'ailleurs, Père, je n'ai jamais aimé qu'une créature ici-bas, ma sœur !

“ Pauvre sœur bien-aimée !

“ La Providence nous avait créés pauvres ; je travaillai de toutes mes forces à l'enrichir, et parce que je trouvais que la fortune ne venait pas assez vite, je l'embrassai, il y a trois mois, et partis pour le Klondyke.

“ Mon Klondyke, Père, je l'ai trouvé ici, la mort. Ce n'est pas celui-là que j'avais rêvé. Hélas ! mourir poitrine à vingt-cinq ans ! Pauvre sœur, quelle douleur je vais lui causer !

“ Ecoutez bien, Père, je porte sur moi quelque chose qui serait son unique consolation. C'est tout ce que j'ai, mais elle serait si satisfaite de l'avoir ! Voulez-vous me promettre de le lui faire parvenir ? ”

Et alors le mourant prit sur son cœur une liasse de papiers qu'il tendit au P. Le Serrec :

“ — Voilà, Père, c'est mon journal de voyage ; je vous en conjure, remettez-le lui.

“ Vous lui direz ceci : il l'a écrit tous les jours, sans oublier jamais ; et depuis une semaine que son encre s'est tarie et que son papier s'est achevé, il l'a continué sur de l'écorce de bouleau, en trempant sa plume dans son propre sang.

“ Le dernier mot il ne l'a pas écrit, il l'a prononcé, c'est le dernier mot de son existence : *Sœur, je t'aime !* ”

Le jeune Irlandais baisa encore une fois les feuilles jaunies de son journal, et, remuant les lèvres, il expira.

* * *

Dans le petit cimetière sauvage de la Mission Saint-Augustin, au bord de la rivière la *Paix*, repose ce héros ignoré de l'amour fraternel ; le journal est parvenu à son adresse.

INDES

AUX MONTAGNES BLEUES

EPREUVES ET ESPERANCES

Par M. GUDIN, missionnaire au Coimbatour

Les Montagnes Bleues sont un massif de l'Inde méridionale peuplé de plusieurs tribus indigènes dont la principale est celle des Corumbers. C'est parmi ces sauvages populations que M. Gudin a recruté les néophytes dont il raconte dans la lettre suivante la touchante conversion.

DEPUIS seize ans je sème le bon grain dans les landes et forêts du Waynaad sur le versant ouest des Nilgiris ou Montagnes Bleues.

La semence est quelquefois étouffée par les ronces et les épines ingrates ou cueillie par les oiseaux du ciel sur les chemins battus, au détriment de la joie du missionnaire *triticum seminavi, sed spinas inveni*.

Mais voici qu'une moisson inattendue vient de croître dans la caste des Corumbers demeurés jusqu'ici "à l'ombre de la mort".

Les *Annales* auront-elles une place dans leurs charitables colonnes pour leur histoire ?

Il y a douze ans, je bâtis, dans les forêts de Nalacata,

une chapelle dont les ornements sont un crucifix, souvenir du premier missionnaire des Nilgiris, le P. Beauclair, et une statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Les bambous penchent sur la maison de Dieu leurs branches protectrices et gémissent tristement sous le vent qui les agite. Les panthères et les léopards y viennent en roulant leurs yeux fauves dans l'ombre.

Quand j'en avais le loisir, j'allais à cheval, dans cette solitude érémitique, me reposer l'esprit aux pieds de la Dame des Sept-Douleurs, la Viagoula-Mâda. Je laissais mon cheval chercher librement sa nourriture ; impressionné qu'il était par la solitude, il revenait toujours fidèlement à son maître assis à l'ombre des bambous. Solitaire et pensif, je rêvais à la conversion des tribus sauvages de ces immenses forêts, comme le Sauveur fatigué, assis au bord du puits de Jacob, attendant les bons Samaritains.

Le dimanche matin, après avoir préparé l'autel que j'ornais de fleurs sauvages, j'attendais les quelques anciens chrétiens dispersés dans les plantations lointaines de café et de thé. J'aimais à les voir déboucher gaiement par les divers sentiers des bois. Ils étaient heureux de recevoir les sacrements, d'entendre la sainte messe et d'accueillir leur vieux " Sâmi ". J'étais heureux aussi de revoir mes brebis, mais ce n'était qu'une consolation relative, car j'aurais voulu voir aussi les Corumbers s'agenouiller aux pieds de la Viagoula-Mâda et courber le front devant le " Pain des Anges " : *Et aliis civitatibus oportet me evangelizare regnum Dei quia ideo missus sum.*

Enfin voici une famille de dix Corumbers. Mes rêves semblaient se réaliser. Les protestants jaloux arrivèrent après moi. Ils bâtirent des chapelles, parcoururent les bois, distribuant roupies et vêtements, mais tentèrent en vain ces braves gens. Craignant pour mon timide troupeau, je nommai la Sainte Vierge Reine de ces forêts.

Soudain la mort vint frapper le père et deux enfants de cette famille et dissiper mes espérances.

* * *

Quelques années après, j'appris qu'un jeune homme et sa femme voulaient se faire chrétiens. Comme ils fuyaient toute société autre que leur caste, j'allai les voir dans leurs forêts. On m'avertit que ma présence pourrait les effrayer. Je pris l'air le moins rébarbatif possible et je m'approchai avec précaution. M'étant assis près d'eux, je leur parlai doucement du "Don de Dieu". Ils tremblaient; la jeune femme surtout avait les yeux fixés sur moi comme une biche timide prête à s'enfuir au moindre signe suspect. Ils eurent enfin confiance et étudièrent les prières. Mais, huit jours après, le jeune homme fut jeté dans la tombe par des convulsions mystérieuses. Aussitôt sa pauvre veuve, affolée de douleur et de crainte, disparut dans les montagnes.

* * *

Cinq ans plus tard, je gagnai trois jeunes gens, deux frères et leur sœur. Leurs parents poursuivirent leurs petits aventuriers qui déclarèrent avoir "mangé du bœuf". Les parents, les considérant alors comme "décastés", les renièrent et leur interdirent même tout retour au foyer paternel. Les enfants étudièrent les prières, mais la jeune fille mourut subitement avant qu'on ait pu la baptiser. Les deux frères, effrayés et découragés, voulurent aussi s'enfuir. A force de caresses, on réussit à les retenir. La veille de leur baptême, ils se présentèrent tous deux devant la caste, se jetèrent aux pieds de leur père, lui demandèrent la per-

mission de se faire chrétiens, saluèrent de même le chef de caste, les parents et amis en leur disant fièrement " adieu ".

Le jour du baptême, il y avait une foule de païens autour de la chapelle. Tous étaient silencieux, tristes, anxieux, persuadés que les enfants allaient être foudroyés par la mort.

Les deux petits catéchumènes, tout tremblants eux-mêmes furent baptisés " sans malheur " et l'eau sainte leur donna la joie et la confiance des enfants de Dieu. Les païens rassurés commencèrent à croire que cette religion n'était pas mauvaise et chuchotèrent tout bas entre eux que le Dieu des chrétiens était aussi puissant que les leurs. Plusieurs familles se firent inscrire pour les prières, mais presque aussitôt on apprit la mort du fils du chef et tout le monde s'éclipsa silencieusement sans tambours ni trompettes, comme les moutons de Panurge.

Que se passait-il ? Pourquoi ces morts bizarres ? Pourquoi ces fuites empressées ?

Je découvris enfin le mystère.

Dans chaque famille venue à moi, il y avait eu un mort, les païens de la caste s'assemblaient alors autour du cadavre et faisaient des superstitions. L'un d'eux, tout à coup, donnait des signes de possession diabolique ; on lui demandait :

" — Pourquoi un tel est-il mort ? "

Le démon répondait par la bouche du possédé :

" — Il voulait se faire chrétien, je l'ai tué ".

Pour le fils du chef, il répondait :

" — Il n'a pas empêché ses enfants d'étudier les prières des chrétiens, il montrait de la sympathie pour cette religion et disait qu'il l'embrasserait lui-même un jour. Je l'ai tué "

Triste et désespérant de voir mes rêves se réaliser, je priai " l'Etoile du matin " de dissiper les brouillards de la mort et secouai la poussière de mes pieds sur cette terre inculte en me disant : " *Deus providebit* ".

* * *

Les œuvres qui coûtent le plus de larmes sont les plus précieuses et les plus chères. Aussi je ne pouvais oublier mes Corumbers.

La veille de Noël dernier, je reçus à ma résidence de Gudalna une lettre d'un catholique anglais.

" Les Corumbers que vous désirez tant convertir sont venue me trouver ; 27 demandent à étudier les prières.

" C'est un mystère pour moi. — Ces gens arrivent en foule. Ont-ils vu l'étoile des mages ? Arrivez "

Aussitôt, je sellai mon cheval Jagri et, piquant des deux, je dévorai l'espace, le cœur palpitant de bonheur et d'espérance.

Une demie-heure après mon arrivée, j'entendis dans le lointain et le vague des forêts la musique des Corumbers qui tant de fois m'avait rendu mélancolique en songeant à leur salut. Trompettes et tambours débouchèrent bientôt en tête d'une longue file indienne d'hommes, de femmes et d'enfants. Tous vinrent en ordre cérémonial, me rendre les honneurs en se prosternant et en me touchant les pieds. Les hommes jouaient de la musique en battant la mesure à leur manière ; les enfants dansaient sveltement, tandis que les autres étaient assis autour de moi.

Le chef païen, grand vieillard à cheveux blancs, se tenait à distance, maugréant, tempêtant avec rage. Il essayait vainement de rappeler et de retenir son peuple infidèle. Soudain débouche des bois, en courant, une femme tenant dans ses bras un enfant de deux ans. C'était la veuve du fils du chef mort mystérieusement quelque temps auparavant. Elle se jette au milieu des femmes catéchumènes.

Mais aussitôt le chef intervient ; il tire l'enfant par les pieds ; il veut ravir et sauver, au moins, un rejeton de sa

race. Les hommes, jetant à terre trompettes et tambours, courent à la rescousse et réussissent à délivrer la mère et son enfant.

La pauvre femme vint, toute tremblante d'émotion, se ranger près de moi en implorant ma protection. Le chef se démenait et vomissait des imprécations.

Je le pris à part et le menaçai de la colère de Dieu. Ce fut un coup de foudre. Il s'adoucit comme un agneau, me salua à deux mains en disant " Sâmi ! " ... et il alla s'asseoir à l'écart, sa tête blanche en ses mains noires, abattu et triste.

* * *

Les catéchumènes apprirent rapidement les prières et le baptême fut fixé au 5 février. Ils vinrent deux jours à l'avance et couchèrent deux nuits à la belle étoile.

Ils étaient 43 ; pas un ne manqua à l'appel. Parmi eux était un prêtre païen, homme grave et pieux, uni à une digne compagne. Il me raconta un jour comment il faisait ses superstitions païennes.

" Toute cérémonie, dit-il, consistait à prendre une poignée de cailloux ou de coquilles d'escargots. Après quelques signes et paroles magiques, un des assistants était possédé du dieu et l'assemblée se prosternait et adorait ". Il ajouta :

" Tant que j'ai été dans le paganisme, jamais je n'ai été heureux, j'étais toujours inquiet et triste. Mon sommeil était hanté de rêves macabres. Depuis que je crois au vrai Dieu et que je prie, je jouis d'une paix ineffable ".

* * *

Mais revenons à nos néophytes.

Le 5 février à 7 heures, ils étaient tous en rang devant

l'Eglise. Je leur expliquai en tamoul et en canara les cérémonies du baptême. Après l'administration du baptême, ils vinrent, un cierge à la main, se prosterner devant la Sainte-Vierge.

Je lus la consécration à la *Viagoula-Mada* que tous répétaient comme un seul homme.

Jamais je n'avais éprouvé un tel bonheur. Toutes peines passées, les larmes et les sueurs apostoliques versées sur les sillons ingrats s'oubliaient dès lors et se changeaient en consolation ineffable.

Les néophytes passèrent la journée près de l'église, leur nouveau point de ralliement. Les parents et amis païens venaient voir, l'un son enfant, l'autre son frère ou sa sœur, l'autre son ami qu'ils considéraient à jamais morts à la caste et au monde.

Je les voyais venir tristes et timides. Un frère se penchait doucement vers sa sœur baptisée, lui causait tout bas et tristement, puis peu à peu son front se déridait au rayonnement de la joie de sa sœur ; enfin ils se mettaient à rire et se quittaient en se disant non pas adieu mais au revoir.

Ces nouveaux chrétiens semblent zélés et je compte sur eux pour faire du prosélytisme dans leur caste. Mais ils sont pauvres et je voudrais leur donner beaucoup plus que je ne puis. Ils ont fait des sacrifices réels pour venir à notre sainte religion ; il faut bien les secourir dans leurs besoins.

Dieu aidant et sous la garde de Marie, j'aurai bientôt dans ces forêts sauvages où règne Satan, un bon noyau de chrétiens. La chapelle est trop petite. Les néophytes en demandent une plus grande.

L'écho des misères de France m'est parvenu jusque dans mes montagnes du Wynaad : aussi j'ai hésité à tendre la main aux âmes charitables déjà si dévouées aux œuvres de la mère patrie. Mais les chrétiens de l'univers n'appartiennent-ils pas tous à la grande patrie de l'Eglise ?

COCHINCHINE

FLEURS ANNAMITES

PAR M. PHILIPPE PETIT

*Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire en Cochinchine
septentrionale*

Sous le titre, heureusement trouvé, de *Fleurs Annamites*, un missionnaire de Hué a rédigé deux nouvelles exquises où se révèle d'une manière à la fois édifiante et pittoresque, touchante et glorieuse, l'action souveraine de la grâce divine dans les âmes dociles à l'action de l'Esprit-Saint.

I — Anna Thuong, l'aveugle de Duong-Son

DUONG-SON est un village situé dans la province de Quang-Duc, à dix kilomètres au nord de Hué.

Ce village, en 1780, ne comptait pas un seul chrétien. Une circonstance extraordinaire fut la cause de sa conversion.

A cette époque, la guerre civile régnait en Cochinchine. Les Tay-Son, révoltés, avaient détrôné Nguyen Anh, et, sous prétexte que les chrétiens restaient fidèles à leur roi détrôné, ils déchaînèrent une terrible persécution dans le

pays. Ils brûlèrent les églises, incendièrent les maisons des chrétiens, qu'ils traquaient et massacraient. Ils promènèrent partout le fer et le feu, et leur rage s'acharna surtout à détruire jusqu'au dernier vestige de notre sainte religion.

L'effroi envahit aussitôt toutes les chrétientés. Chaque adorateur du vrai Dieu se demandait comment il échapperait à la mort, sans renier son Créateur et sans aller chercher dans les montagnes un asile au milieu des bêtes fauves.

Les chrétiens cachaient de leur mieux les objets destinés au culte. Quelques-uns mêmes les faisaient disparaître pour toujours, bien qu'ils adorassent Dieu de tout leur cœur.

Les dignitaires de la chrétienté de An-Thuan, village situé à 4 milles au nord de Hué et, par conséquent, tout près de Duong-Son, formèrent le projet, pour ne pas encourir les fureurs dévastatrices des Tay-Son, d'aller cacher leurs croix, crucifix, chapelets, chandeliers d'autel, images, livres de religion, etc... dans les villages païens voisins. Les notables païens de Duong-Son consentirent à jouer ce rôle de receleurs. On convint de part et d'autre que tout ce qui concernait le culte religieux de An-Thuan, serait apporté à Duong-Son, où les persécuteurs ne soupçonneraient pas des traces du christianisme.

Dès que les lettrés païens de Duong-Son, eurent reçu les livres traitant de la religion chrétienne, ils les lurent. Ils furent très étonnés d'y trouver les récits merveilleux de la création et de la chute de l'homme, cause de tous les maux qui inondent la terre. Ils ne furent pas moins surpris d'y lire les moyens de se délivrer des vices où ils croupissaient, d'obtenir le pardon de leurs crimes et de s'assurer la félicité éternelle après leur mort.

Cette lecture éclaira leur esprit et toucha leur cœur. Ils prirent la résolution d'embrasser une religion dont la doctrine était si sublime et la morale si pure. Et ils voulurent faire bénéficier de leur nouveau trésor tous les gens de Duong-Son.

A cet effet, ils réunirent dans leur pagode les habitants de leur village, leur expliquèrent la religion et leur proposèrent de se faire baptiser. Cette proposition rencontra un assentiment général. La pagode aussitôt fut transformée en église. Tous, jeunes gens, jeunes filles, hommes et femmes vieillards et enfants, y vinrent tous les soirs apprendre le catéchisme, et leur foi s'affermir à tel point que nul persécution ne put l'ébranler.

Minh-Mang pendant près de vingt ans, leur fit subir toutes les vexations possibles sans obtenir leur apostasie. Tu Duc les dispersa sans plus de résultat : après l'abrogation des décrets d'exil, tous les survivants revinrent dans leur village.

Aujourd'hui, Duong-Son est une belle chrétienté, où règnent la simplicité et la ferveur.

Mille faits édifiants ont été légués à la postérité, par ces chrétiens, si longtemps persécutés ; mais je ne veux en relater qu'un.

* * *

Anna Dé, plus tard Anna Thuong, était née en 1827. Ses pieux parents prirent à cœur de développer en elle, de bonne heure, les premiers germes de sa foi naissante.

A 12 ans, elle était un modèle de sagesse. Tous les chrétiens de Duong-Son marchaient alors à grands pas dans la voie de la perfection, dirigés par le Bienheureux F. Jaccard, futur martyr, alors leur pasteur, et qui les enflammait du feu de l'amour divin, par ses paroles et par ses exemples.

Encore enfant, elle fut témoin des cruautés de Minh-Mang. Sa mémoire en avait gardé un vivant souvenir et ses larmes coulaient quand elle en faisait le récit.

Tout enfant qu'elle était, quand elle apprenait que le roi avait ordonné la décapitation d'un chrétien, elle aurait voulu,

dans son jeune enthousiasme, verser, elle aussi, son sang pour Jésus. Dieu la réservait pour d'autres combats, et plus nombreux et plus rudes.

* * *

En 1846, elle épousa Bartholoméo Lé, jeune homme sobre, laborieux et surtout fervent chrétien. La paix ne fut jamais troublée parmi ces deux époux, et l'harmonie la plus parfaite régnait entre eux. Dieu leur donna quatre enfants. Ils étaient heureux, dans l'humble condition où Dieu les avait placés. Mais ce bonheur, hélas ! devait être suivi de bien des douleurs.

Tu-Duc, roi d'Annam, avait juré l'extermination de la race des chrétiens. En 1880, il lança de son royaume un édit ordonnant à ses préfets, sous-préfets, chefs de canton, etc., de disperser aux quatre coins de la terre (Thien Ha, terme employé par les Annamites pour désigner leur patrie, et qui signifie " tout l'univers ") les familles chrétiennes qui se trouvaient sur le territoire de leur juridiction. On devait imprimer, en outre, au fer rouge, sur les joues de ceux qui refuseraient d'apostasier, quatre caractères chinois, dont deux étaient : Ta Dao (fausse religion), et les deux autres indiquaient le nom du canton ou de la sous-préfecture. Enfin, il leur enjoignit d'user de tous les moyens en leur pouvoir pour contraindre les chrétiens des autres provinces, envoyés chez eux, à adorer les divinités païennes, et pour élever les jeunes enfants dans le paganisme.

Cet édit tyrannique consterna tous les chrétiens d'Annam. Mais, s'il arracha des pleurs aux néophytes et leur déchira le cœur, il combla de joie les païens. Car, par cet ordre royal, les chrétiens devenaient esclaves et leurs biens une proie bonne à dévorer. Aussi ces barbares s'empressèrent-ils d'exécuter fidèlement les volontés de leur maître.

Les habitants de Duong-Son furent donc tous arrêtés.

Anna Dé fut conduite, ainsi que son époux et ses enfants, au *huyen* de Hsiong Tra, où résidait le sous-préfet. Ce magistrat les somma d'apostasier. Sur leur refus, il les fit battre de verges, marquer au fer rouge et, conformément aux ordres royaux, il rendit contre eux une sentence d'exil, aggravée par ce fait qu'ils seraient séparés les uns des autres. Ce fut l'âme bien triste, le cœur en proie aux plus terribles douleurs, qu'Anna se vit arracher des bras de son mari, pour être reléguée, à Than-Thien, village de la province de Quang Tri, à plus de 100 kilomètres au nord-ouest de Duong-Son, sur les flancs des hautes montagnes qui séparent l'Annam du Laos, tandis que son mari était dirigé au sud de la province de Quang Duc. Leurs quatre enfants furent dispersés dans différents villages, aux environs de Duong-Son.

Triompher des supplices du *huyen* avait été pour Anna Dé un jeu. Mais, connaissant la triste renommée des habitants de Than-Thien, elle était inquiète et triste.

Ces pains astucieux, orgueilleux et rongés de vices, la reçurent avec de douces paroles, d'autant plus dangereuses qu'elles revêtaient un simulacre de pitié. Ils ne mirent point sa foi à l'épreuve, mais sa vertu.

Anna Dé s'aperçut de suite de leur perfidie, et Celui qui lui avait donné la force de triompher des tortures du rotin et du fer rouge ne l'abandonna pas dans le repaire affreux de débauches où elle était plongée. Elle déjoua très habilement les ruses des séducteurs et, dès lors, sa vertu ne fut plus attaquée.

Elle eut moins de difficultés à surmonter pour éviter d'adorer les idoles. Les assauts que lui livrèrent à ce sujet

les p
peu
Ce
divin
ancét
dha.
leurs
Ils
cée d
soie r
pas s
lumiè
d'enc
Boud
ses gr
veux
que.
Ils
mânes
les esp
pour s
de leu
Les
à se p
mets a
Sa s
vérital
vaux t
dé, ass
fois de
reconn
et exce
qu'elle
ordres,

les païens chez qui elle était obligée de demeurer, étaient peu redoutables.

Ceux-là mêmes qui devaient la contraindre à adorer les divinités d'Annam et à lui faire observer les coutumes des ancêtres, n'étaient pas de très fervents adorateurs de Bouddha. Offrir leurs hommages à ce dieu était le moindre de leurs soucis.

Ils avaient pourtant une statue du Grand Bouddha, placée dans une niche, au milieu de la maison ; un voile de soie rouge la dérobaux regards profanes. Mais, ce n'était pas souvent qu'ils faisaient bénéficier cette statue de la lumière et qu'ils laissaient s'élever autour d'elle des nuages d'encens. Quand ils le faisaient, c'était pour se moquer de Bouddha et non pour l'adorer. Ils se montraient, en riant, ses grandes oreilles et son ventre rebondi. La mèche de cheveux collée à son menton n'échappait, non plus, à leur critique.

Ils couvraient aussi de ridicule les sacrifices offerts aux mânes des ancêtres par les Annamites. Ils comprenaient que les esprits n'avaient pas besoin d'une nourriture matérielle pour subsister, et que, par conséquent, c'était une absurdité de leur offrir des mets.

Les maîtres d'Anna Dé, après l'avoir mollement engagée à se prosterner devant l'idole de Bouddha et à offrir des mets aux ancêtres, lui laissèrent la liberté d'adorer son Dieu.

Sa situation dans la maison qu'elle habitait était une véritable servitude. Elle était obligée d'exécuter des travaux très pénibles. Si elle n'achevait pas l'ouvrage commandé, assez promptement, elle était accablée d'injures et parfois de mauvais traitements. Au bout d'un an, ses maîtres reconnurent que la besogne qu'ils lui imposaient était dure et excessive. Ils lui témoignèrent quelques bonnes grâces, qu'elle s'efforça de justifier par sa fidélité à accomplir leurs ordres, sa promptitude à leur obéir, sa vigilance pour éviter

que leurs biens ne fussent gaspillés et son ingéniosité à rendre leur maison prospère.

Tout le village connaissait, appréciait et aimait Anna Dé. On ne comprenait pas que le roi eût condamné à l'exil une personne si active, si douce, si honnête et si vertueuse. On lui demanda pour quel crime elle et tous les autres chrétiens avaient été dispersés.

Elle expliqua que les chrétiens n'avaient commis aucun crime, qu'ils étaient frappés uniquement à cause de leur religion que le roi voulait anéantir. Elle exposa quelques-uns des principaux dogmes de la foi chrétienne. Elle montra en quoi cette religion différait de la leur, combien la première est raisonnable et la seconde absurde. Beaucoup, en l'écoutant, étaient émus jusqu'aux larmes. Finalement, plusieurs familles demandèrent à recevoir le baptême.

L'édit royal produisait donc un effet contraire à celui que s'était proposé Tu Duc. Au lieu de détruire la vraie religion, il était une cause de sa propagation. Ce n'étaient pas les païens qui ramenaient les chrétiens au paganisme, c'étaient les chrétiens qui décidaient les infidèles à abandonner les idoles.

Les conversions qu'Anna Dé fit, aidée de la grâce divine, à Than Thien, adoucirent l'amertume de son exil, mais ne purent lui faire oublier qu'elle était épouse et mère. Cette pensée lui revenait souvent à l'esprit et l'attristait profondément. Elle suppliait Dieu d'abrégier le temps de son exil et de lui rendre ses bien-aimés.

* * *

Enfin après quatre années de séparation, ses vœux les plus ardents furent exaucés. Les chrétiens, dispersés par l'édit de 1860, purent rentrer dans leurs villages respectifs.

Anna Dé se mit aussitôt en route.

Malgré sa santé affaiblie par trois années de douleurs et de servitude, elle franchit presque sans se reposer les 100 kilomètres qui séparent Than-Thien de Duong-Son, et arriva dans son village natal au commencement de mai 1864.

Son mari, Bartholoméo Lé, l'y avait précédée. Mais ses enfants, hélas, n'y étaient point ; elle ne devait plus les revoir ; ils étaient morts de misère. Comment dépeindre son désespoir, à cette poignante nouvelle ?

Aux termes du décret de rapatriement, les chrétiens devaient être remis en possession de leurs biens, meubles et immeubles. Mais dans quel lamentable état ces propriétés des néophytes se trouvaient, après quatre ans d'absence !

Les païens de CÔ-LÂO, de Xuan-Dien et de Ké-Lieu, villages environnant Duong-Son, s'étaient, aussitôt après la promulgation du tyrannique édit de Tu-Duc, abattus sur le village chrétien, comme des oiseaux de proie. Ils avaient pillé, saccagé et brûlé les maisons. Ils avaient tout détruit depuis les arbres fruitiers, aréquiers, bananiers, jaquiers, orangers, citronniers, jusqu'aux bambous ; puis ils avaient passé la charrue dans les jardins.

Bartholoméo et Anna Dé se mirent résolument à l'œuvre pour réparer ces désastres et ces ruines. Ils reconstruisirent leur petite maison de chaume, replantèrent des arbres fruitiers et des bambous. Deux ans de travaux incessants et de soins assidus rendirent à leur modeste domaine son aspect et sa gaieté passés.

Mais au moment où ils allaient en jouir en paix, Dieu envoya à ce ménage modèle une terrible épreuve. En 1866, Bartholoméo Lé fut atteint d'une fièvre typhoïde, qui le coucha dans le tombeau.

La douleur d'Anna Dé, à ce coup terrible, qui la privait de son unique appui en ce monde, fut indescriptible. Malgré sa foi ardente et la certitude qu'elle avait que son mari était entré dans la véritable patrie, où un jour elle le rejoindrait,

son chagrin était immense ; son énergie même sembla l'abandonner. Cependant, peu à peu, avec le temps, elle reprit courage. Elle réagit contre ses douleurs morales, accepta sa vie de deuil, retrouva un peu de force et, plus assidûment que jamais, partagea ses heures entre le travail et la prière.

Depuis près de trois ans elle menait cette vie vaillante et austère et ne songeait nullement à en changer, lorsque un chrétien de Duong-Son, Jacobé Thuong, qui avait, comme elle, subi l'exil à cause de sa foi, qui, comme elle portait sur ses joues les signes manifestes de sa confession de chrétien et qui était veuf depuis plusieurs années, sans enfants, lui proposa un second hymen.

Après avoir longtemps hésité, réfléchi, consulté et prié, Anna Dé consentit à devenir Anna Thuong.

En 1870, le Seigneur mit le comble à sa joie, de même qu'à celle de son époux, en leur donnant une enfant, à qui ils donnèrent le nom de Phuoc (Félicité), en souvenir du bonheur dont Dieu les comblait, et afin d'ensevelir dans l'oubli les souffrances du passé.

Mais, hélas ! que le bonheur ici-bas est de peu de durée !..

Anna Thuong se croyait assurée pour longtemps des joies de la vie familiale, et rêvait d'un avenir heureux pour son enfant, lorsque Dieu la ramena sur la voie de la souffrance.

Au début de la treizième année de sa nouvelle union, en 1882, le choléra éclata à Duong-Son, Jacobé Thuong en fut atteint, et, en moins de huit heures de maladie, il succomba au fléau.

Anna ressentit cruellement les douleurs de ce nouveau deuil. Elle les ressentit d'autant plus vivement, qu'elles lui rappelaient tous les déchirements de cœur de son premier veuvage.

O Seigneur, que vos secrets sont insondables !.. Qui peut prévoir les afflictions que vous réservez à ceux qui vous aiment !

Ainsi en fut-il pour Anna Thuong. Non seulement elle perdit son second époux, mais en même temps se développa en elle un germe débilitant, qu'elle avait contracté durant son séjour de misères et de privations à Than-Thien. Elle perdit toutes ses forces. Ce n'était plus la femme active et vigilante, dont les soins s'étendaient à sa famille, à ses parents, et à tous ceux qui imploreraient son secours. Elle n'était plus qu'une malade, une souffrante, une infirme, qui avait peine à gagner sa vie.

Enfin, pour comble de malheur, en 1890, Dieu mit de nouveau sa foi à l'épreuve. Il la frappa de cécité.

Heureusement, elle avait à ses côtés Ursule Phuoc, sa fille chérie ; elle pouvait compter sur elle.

Ursule Phuoc, en effet, prit soin de sa mère. Elle la nourrit de son mieux, et pourvut à son entretien aussi longtemps qu'elle le put. Mais elle était engagée dans les liens du mariage. Elle avait un fils. Pauvre, mais confiante en Dieu, elle pria et travailla de toutes ses forces. Malheureusement, elle tomba malade et resta plusieurs mois étendue sur un lit de douleur. Bientôt pénétra dans sa maison la misère et son triste cortège. Son mari, Duc, malgré son activité, ne pouvait pourvoir seul aux nécessités pressantes de sa famille affamée et aux frais de la maladie.

Anna Thuong, pour pourvoir à sa subsistance, dut demander l'aumône à ceux qui jadis avaient bénéficié de sa charité et de son hospitalité. Pour guide, elle choisit son petit-fils, Paolo Duc, âgé de cinq ans. Conduite par lui, elle allait de porte en porte, implorer l'assistance de ses voisines et de ses amies.

Elle menait ce genre de vie depuis cinq ans, lorsqu'en février 1900, elle tomba malade très gravement.

Ursule vint aussitôt avertir le missionnaire de l'état de sa mère et le pria d'aller lui administrer les sacrements des mourants. Le prêtre se rendit de suite à la maison ou

plutôt à la cabane qu'habitait Anna. Son lit était une grossière claie de bambous, posée sur quatre morceaux de bois. Quelques lambeaux de nattes séparaient de ce dur et rustique grabat le corps de la malade, à peine couvert de haillons. Ses jambes étaient nues et glacées, et sa tête reposait sur une planche.

La confession achevée, le missionnaire l'exhorta à invoquer le secours de la sainte Vierge, à se mettre sous la protection de saint Joseph, patron de la bonne mort, à demander de tout son cœur pardon à Dieu de ses fautes, et à le supplier de la purifier entièrement, dès cette vie, en récompense de ce qu'elle avait souffert pour Lui.

À ces mots, elle entr'ouvrit ses paupières, et fixant sur le missionnaire ses yeux éteints, comme si elle l'eût vu, elle lui dit :

“ — Oh ! Père, il y a longtemps que je demande à Dieu de devenir parfaite ! ”

Profondément ému de cette déclaration, qui lui révélait dans cette mourante une sainteté éminente, le prêtre pria sa vénérable “ pénitente ” de se souvenir de lui quand elle serait près du Dieu qu'elle avait si généreusement confessé sur la terre, et pour l'amour de qui elle avait souffert si patiemment. Elle le promit.

Le lendemain, après avoir reçu avec une ferveur angélique, le saint viatique, l'âme pure et sainte d'Anna Thuong s'envola au ciel.

II — Giude (Joseph) Trông

Bà-Vinh est situé à l'angle sud-est de la citadelle de Hué, capitale de l'Annam. Au nord, ce village a pour limites un canal ; au sud, un autre canal, et à l'est, un fleuve.

Grâce à l'immense étendue qu'occupe le fleuve à l'est de Bà Vinh, ce village forme un véritable petit port. C'est là

que mouillent les grandes jonques du Nghé-An et du Quang-Nghiâ, qui viennent déverser sur Hué les produits de leur province. Il n'est pas rare d'y compter, de mai à septembre une centaine de jonques, grandes ou petites ; d'où un mouvement continuel et un commerce considérable.

* * *

C'est à Bà-Vinh que naquit, en 1877, Guide Trong, de parents païens, qui tenaient dans ce village un petit magasin de mercerie, d'épicerie, de céramiques, de liqueurs, etc...

En naissant, cet enfant fut considéré, par ses père et mère, comme un être importun ; parce que, suivant les superstitions annamites, l'étoile qui le vit naître ne lui était point propice, et le jour de mauvais augure. Aussi le sorcier fut-il invité à donner son pronostic.

Et le vénérable Phieu, sorcier en grand renom, du village de Trien-Son, près de Bà-Vinh, prédit que le jeune Trong, devenu grand, serait un impie, qu'il outragerait les dieux d'Annam et qu'il bouleverserait de fond en comble la maison où il aurait vécu.

Ce pronostic décida les parents de Guide Trong à le faire disparaître. Quand il eut atteint l'âge de quatre ans, sa mère, poussée par son mari, résolut de le vendre.

Mais le vendre n'était pas facile. Le pronostic du sorcier était sur toutes les lèvres. Et elle ne trouva pas d'acquéreur, bien qu'elle l'offrit à toutes les familles sans enfants de la sous-préfecture de Huong-Tra. Enfin, par pure pitié, de riches païens, habitant Thien-Thanh, à six milles environ de Bà-Vinh, consentirent à le prendre, bien qu'ils eussent plusieurs garçonnets et fillettes. Ils l'achetèrent trente ligatures, environ 10 francs.

* * *

Giude Trong fut plus heureux à Thien-Thanh qu'à Bà-Vinh. Il n'avait plus d'autre souci que de s'amuser et de rire avec ses " frères ". Rien ne le distinguait d'eux, ce qui causa plus d'une méprise aux amis de la famille Phuong.

Un jour, par exemple, un visiteur félicitait les époux Phuong de leur nombreuse postérité. Pendant qu'il faisait ses compliments, le petit Thuong passa près de lui. En le voyant, le visiteur dit à ses hôtes :

" — Votre jeune enfant ne paraît pas timide comme les enfants de son âge. Plus tard, il sera ferme et résolu dans ses entreprises ".

Giude Trong, chez ses parents nourriciers, était joyeux et content. Il n'avait qu'un désir : voir son bonheur se prolonger indéfiniment. Mais l'âge d'or du petit Trong cessa en 1886. Alors sa destinée ne fut plus celle de ses " frères ". Il dut exercer l'humble condition de buffler, tandis que les fils Phuong eurent un professeur de caractère chinois. Il aurait bien voulu, lui aussi, devenir un " savant " ; mais ses parents nourriciers furent inflexibles. Il dut mener aux champs leurs quatre buffles, été et hiver. L'été, c'était un plaisir. Habitué, dès sa naissance, à recevoir sur son corps les rayons du soleil d'Annam, il ne se préoccupait pas de la chaleur intense du jour, pourvu qu'il eût sur sa tête un chapeau de paille et un *langouti* autour des reins.

Mais, durant la saison pluvieuse, il aurait bien mieux aimé rester à la maison. La brume transperçait ses habits. Souvent transi de froid, il montait sur le plus docile de ses ruminants, ramassait ses membres engourdis sous son manteau, et s'endormait parfois dans cette position.

En 1890, un enfant chrétien de Doc-So, étant venu à Thien-Thanh, pour voir un de ses oncles païens, fit la connaissance de notre jeune héros, se prit d'amitié pour lui, l'accompagna aux champs et lui parla de la religion chrétienne, des sacrements, notamment du baptême, dont il lui

enseigna la formule. Giude Trong, sans penser à mal, eut l'idée de parodier l'auguste cérémonie. Il dit à l'un de ses " frères " :

" — Veux-tu que je te baptise ? "

Sans attendre la réponse, il prit de l'eau, la versa sur le front du " néophyte pour rire ", et prononça les paroles annamites :

" — *Tôi rửa, máy, nhơn danh cha và con và Duc Thanh Thán* ". (Je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit).

Mais le grand-père des Phuong s'aperçut de l'incident. Il connaissait la religion chrétienne sans être chrétien. Il interdit un tel jeu.

" — Gardez-vous bien, ajouta-t-il, de ridiculiser les mystères du culte rendu au Seigneur du ciel.

" — Mais, objecta l'aîné des fils Phuong, pourquoi parlez-vous avec un si grand respect d'une religion que nos rois tout-puissants ont toujours réprouvée ?

" — Il y a, répondit le vieillard, quarante-cinq ans que je l'ai étudiée, avec un Maître européen (un missionnaire). Elle n'est pas remplie de fables absurdes, comme celle de notre dieu Phât (Bouddha). Elle enseigne qu'il existe un Dieu, un seul, tout-puissant, qui a créé l'univers. Elle raconte comment notre premier ancêtre, créé par ce Dieu, a, en lui désobéissant, rendu sa postérité malheureuse, et comment un Homme-Dieu, mort crucifié, releva l'humanité de sa déchéance ".

* * *

Ces paroles, si étranges dans la bouche d'un vieillard païen intéressèrent vivement Giude Trong, qui avait écouté attentivement. Il se promit bien de ne plus rire, à l'avenir, des chrétiens, ni de se moquer de leurs cérémonies. Elles produi-

sirent également une impression profonde sur l'esprit des frères Phuong. Ils en furent intrigués et résolurent de connaître cette religion, si différente de leurs superstitions, pour être capable d'en parler à l'occasion. Ils nouèrent des relations avec un chrétien de Doc-So, nommé Paolo Phair.

Leurs premières visites au chrétien furent, selon l'usage annamite, de simple politesse, et la conversation roula sur des faits autres que la religion du Seigneur du ciel.

A la troisième visite, il fut question longuement des persécutions de Minh Mang et de Tu-Duc. Dans la quatrième seulement, fut abordé l'exposé des croyances chrétiennes, relatives à la création et à la rédemption du genre humain. Les explications, données par Paolo Phair, furent jugées si satisfaisantes, que les Phuong, en décembre 1891, firent disparaître de leur maison toutes les peintures et sculptures idolatriques et demandèrent le baptême. Le jeune Trong avait alors 14 ans. Il reçut le sacrement régénérateur le même jour que ses parents adoptifs.

* * *

Cet événement eut un retentissement immense. La nouvelle en parvint jusqu'à Bà-Vinh. Le frère aîné du jeune Trong fut indigné au-delà de toute expression, quand il apprit sa conversion. C'était une honte mortelle pour toute la famille, et il jura d'en tirer une vengeance éclatante. Il se rendit à Thien-Nhanh, afin de s'emparer de son frère, et de le conduire à Bà-Vinh, où on lui faisait durement expier son crime.

Mais Giude Trong n'avait que quatorze ans, Il n'était pas encore lière de ses actes : Les Phuong avaient droit à ses services, quatre années encore, et durant ce temps, il demeurait sous leur tutelle. Devant cet obstacle insurmon-

table, l'aîné de Giude Trong dut battre en retraite. Il se retira, en proférant ce cri furieux :

“ — Je ne puis, maintenant, le faire venir dans mon village ; mais dans quatre ans, je saurai bien l'y ramener. ”

* * *

Quatre ans plus tard, en effet, Giude Trong, ayant atteint sa dix-huitième année, la loi annamite l'affranchit de toute servitude vis-à-vis de ses parents nourriciers, mais pour l'inscrire sur les registres de l'état-civil de Bà-Vinh, avec obligation d'y satisfaire aux impôts et aux corvées légales.

Aux environs du *tét* (premier jour de l'an annamite) de 1895, Giude dut se présenter devant le maire de Bà-Vinh, pour donner son nom et, selon l'expression consacrée, “ manger ” une part dans le village.

Giude savait qu'à cette occasion, ses frères ne manqueraient pas de l'arrêter et de lui infliger toutes sortes de sévices. Il ne redoutait pas moins les chefs païens du village.

Cependant il se rendit à l'appel du maire de Bà-Vinh, fermement résolu à repousser les propositions qu'on lui ferait pour obtenir son apostasie.

Ce qu'il avait pressenti ne se réalisa que trop. Lorsqu'il eut rempli les formalités voulues pour être agrégé au village, ses frères l'entraînèrent au toit paternel.

A son arrivée chez ses parents, ce ne fut d'abord que joie et congratulations. Mais on aborda bientôt la délicate question de sa conversion.

“ — Il faut, lui déclara-t-on, que tu abandonnes les superstitions des diables d'Occident pour suivre les coutumes des ancêtres. Avec ta religion, tu es l'opprobe de toute la famille. ”

Giude, ayant répondu à cette brutale mise en demeure

par un refus formel, fut aussitôt jeté à terre et accablé de coups de bambou. Puis on l'attacha à une colonne de la maison, et son père défendit de lui donner ni à boire ni à manger. Le malheureux passa deux jours lié de la sorte supportant la faim et la soif.

Ce n'était que le prélude des vexations sans nombre, et qu'il serait trop long de narrer en détail. Désespérant de triompher de sa constance, ses bourreaux lui permirent, enfin, de retourner à Thien-Thanh, chez ses parents nourriciers, où il fut reçu comme un véritable fils, revenant du combat, couronné de lauriers. Les Phuong louèrent son courage, le complimentèrent d'être un vrai disciple de Jésus, et firent de vœux pour que l'avenir le trouvât aussi résolu que le passé. Au sein de cette famille foncièrement chrétienne, il puisa de nouvelles forces, pour les luttes futures.

* * *

Ces forces lui étaient nécessaires. Car, les assauts que devait soutenir sa foi n'étaient pas terminées.

En 1896, quatre-vingts conversions ayant eu lieu à Bà-Vinh, les chefs du village, furieux, firent retomber tout le poids de leur colère sur l'innocent Guide Trong. Il fut battu, sous différents prétextes, injustement assujéti à plus de corvées que les autres, et finalement incarcéré dans les prisons de Huong-Tra, durant six mois,

Ce n'est qu'après cinq ans de persécutions cruelles et de luttes sanglantes, que Guide Trong put pratiquer en paix la religion qu'il avait embrassée et si héroïquement confessée.

Aujourd'hui, chrétien toujours exemplaire, il vit avec ses parents nourriciers, à Thien-Thanh.

L'
mou
volon



venu
brave
souffl
savoir
à l'en
arrivé

NAGASAKI (Japon)

COMMENCEMENTS D'UNE CHRETIENNE

DANS L'ILE D'OSHIMA

(ILES LIOU-KIOU)

L'édifiante notice que l'on va lire est une preuve de plus du mouvement qui rapproche du catholicisme tant d'âmes de bonne volonté dans l'archipel japonais.

Extraits d'une lettre de M. Fraissenon,
des Missions Etrangères de Paris

6 novembre 1905.

EN revenant à Urakami, j'apprends qu'un vieux chrétien de Daïkuma est mort. Tokutaro, se sentant près de sa fin, avait demandé lui-même à être assisté par moi à ses derniers moments. On est venu me chercher vers 11 heures du soir. J'ai pu voir ce brave chrétien, l'encourager presque jusqu'à son dernier souffle. Vers minuit, il rendait son âme à Dieu. J'ai fait savoir la nouvelle au P. Férié, en le priant de venir assister à l'enterrement le lendemain matin. Le Père Férié est arrivé dans l'après-midi ; nous avons procédé ensemble à

l'ensevelissement du chrétien de Daïkuma. Le pauvre homme est mort tout seul, pendant que sa famille, femme et enfants, était allée dans la montagne ramasser les fruits que le typhon d'avant-hier avait fait tomber en abondance.

L'enterrement de Tokutaro a eu lieu au milieu d'une affluence considérable. M. Férié a fait un discours qui a produit une impression profonde. Les circonstances s'y prêtaient. Tokutaro, en effet, n'était pas un chrétien ordinaire. C'est lui qui a été le principe et l'instigateur de la conversion du village.

LES MISSIONS

Il y a quelque quinze ans, M. Férié était descendu à Oshima, et commençait déjà à conférer le baptême aux convertis de Nazé, lorsqu'un jour, deux hommes viennent d'Urakami lui demander de vouloir bien instruire aussi les gens d'Urakami.

M. Férié, absorbé par l'évangélisation de Nazé, leur fit une réponse évasive : " Il n'avait pas le temps pour le moment ; plus tard il verrait ".

Les envoyés revinrent à la charge une seconde fois, en faisant remarquer qu'il n'était point nécessaire qu'il allât lui-même à Urakami. Tous deux s'instruiraient auprès de lui et iraient eux-mêmes enseigner leurs parents et leurs amis. Il n'aurait besoin de venir que de temps en temps, pour contrôler et développer les points de détails.

Comment ne pas céder à pareille bonne volonté ! Laissant Nazé à un catéchiste instruit, il alla lui-même s'installer à Urakami pendant quelques jours. Les deux hommes qui étaient venus le solliciter étaient Tokutaro, alors maître du village, quoique tout jeune encore (il avait à peine 20 ans) et Tukutei, maintenant le meilleur chrétien de la paroisse. Le catéchisme eut lieu dans la maison de Tokutaro. Dès la

première séance, le P. Férié put voir autour de lui le village tout entier d'Urakami ; la maison était pleine, si pleine qu'elle débordait. Et c'est avec la ferveur des chrétiens de la primitive Eglise que ces catéchumènes écoutaient les enseignements si simples du catéchisme, et qu'ils apprenaient les prières.

* * *

M. Férié tressaillait de la joie de l'Apôtre en voyant les effets de la grâce sur des âmes encore si simples et que la culture matérialiste du bouddhisme n'avait pas déflorées. Il espérait la conversion complète d'une population tout entière, chose rare dans nos annales. Il avait compté sans le démon qui se mit de la partie.

Tous les catéchumènes étaient instruits ; ils savaient bien leurs prières. Il ne manquait plus qu'un point à définir, ou plutôt une superstition à abroger : le culte des ancêtres ou des tablettes sur lesquelles sont écrits les noms des défunts de la famille, et que l'on entoure d'hommages et d'adoration. C'est la superstition la plus difficile à déraciner parmi nos Extrêmes-Orientaux ; de là viennent les plus grands obstacles à l'adhésion au christianisme pour nos peuples d'Asie.

M. Férié avait à dessein réservé ce chapitre pour le dernier, après que l'étude très suivie de la doctrine et des prières eut fait descendre quelques grâces efficaces dans l'âme des catéchumènes.

Hélas ! à peine eut-il fait entrevoir que le culte des ancêtres, rendu suivant la coutume établie, ne pouvait se concilier avec la foi chrétienne, qu'il vit peu à peu diminuer le cercle de ses auditeurs ; les femmes s'en allèrent d'abord, les hommes ensuite.

Le Père avait beau essayer de leur faire entendre que,

dans le catholicisme même, on n'abandonne pas les âmes des défunts, qu'il y a un culte pour eux... Peine perdue ; tous, sans mot dire, s'éloignaient les uns après les autres.

M. Férié, obéissant à je ne sais quel mouvement de confiance intime, resta quand même à Urakami ; il se retira dans la maison qu'il avait louée, implorant chaque matin la Divine Hostie de faire descendre la grâce qui surmonterait tout obstacle.

Pendant cinq jours, personne ne vint le voir, pas même Tokutaro. Le Père, qui auparavant ne pouvait sortir sans être entouré, était fui dans les rues ; on se cachait pour ne pas le voir, on faisait des détours pour ne pas le rencontrer.

Un soir enfin, à la tombée de la nuit, il voit quelqu'un s'approcher de la maison comme à la dérobée ; il l'invite à entrer. C'était Tokutaro, qui, après cinq jours de réflexion, venait faire au Père la proposition suivante :

— Père, je crois à tout ce que vous nous avez enseigné jusqu'à maintenant ; j'ai brûlé hier les tablettes de mes ancêtres ; quand bien même je serais seul à être baptisé, me baptiserez-vous ?

* * *

Quelles furent à ce moment la consolation et la joie du P. Férié, vous vous le figurez sans peine. Il se contentait cependant pour éprouver ce vaillant cœur :

— Mais, tu es tout seul, lui dit-il ; si je te baptise et qu'à cause du baptême tu sois haï des tiens ; comment pourras-tu vivre ici ?

— Qu'on me chasse, je m'en irai ; la terre est grande ; mais, je vous en prie, si cela est possible, conférez-moi le baptême.

— Eh bien ! je te baptiserai, mais tu as une femme, des parents ; tâche de les interroger sur ce qu'ils veulent faire,

et, s'ils consentent à recevoir le baptême, venez tous ensemble demain”.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait.

Le lendemain, toute la famille de Tokutaro vint trouver le Père et lui dit :

“ — Nous voulons être baptisés ”.

Le surlendemain, d'autres familles arrivèrent, et ainsi de suite chaque jour, de sorte qu'au bout d'une semaine, les auditeurs de M. Férié, vaincus par la grâce, venaient presque au complet, en déposant leurs tablettes à ses pieds, le prier de ne pas tarder davantage à laver leur âme avec l'eau sainte du baptême.

C'est ainsi que fut fondée la paroisse d'Urakami.

Nakapatan et Daïkuma devaient suivre, peu de temps après.

Ce sont ces commencements d'évangélisation que M. Férié a rappelés aux gens d'Urakami. Assurément les anciens s'en souviennent ; mais il était bon que les jeunes l'entendissent d'une bouche autorisée. Je suis persuadé que l'émotion ressentie sera très salutaire.

L'ŒUVRE DES CATECHISMES

A ALEP

RAPPORT DU R. P. A. TORREND

De la Compagnie de Jésus

LES missionnaires de la Compagnie de Jésus, pendant la première moitié du XVIII^e siècle, avaient établi à Alep, outre de ferventes congrégations de la Sainte Vierge, pour la classe aisée, une œuvre dite du catéchisme, en faveur de la population ouvrière. Il semble bien que l'œuvre actuelle des catéchismes, si florissante encore dans cette cité, soit un héritage du zèle et de l'industrie de nos anciens Pères. Nombreux, en effet, sont les groupements "enfants, garçons et filles, qui se forment chaque dimanche après-midi, dans les quartiers pauvres, pour entendre l'explication du catéchisme, ou pour apprendre les prières les plus nécessaires. Des jeunes gens un peu plus aisés et instruits et des jeunes personnes s'y font catéchistes volontaires des pauvres, sous la direction de missionnaires de différents ordres, ou de^s prêtres du clergé séculier.

Je ne prétends pas raconter tout ce qui se fait en ce genre ; je me bornerai à résumer la part que prend la Compagnie de Jésus à cette œuvre.

* *

L
qui
Her
se c
quel
l'offi
à so
à la
pour
veill
chaq
haut
quitt
temp
couri
par s
gante
d'abo
le ma
Sor
partie
pagni
En
jeunes
réunit
Mais
des Sa
contin
filles p
l'aide
Enfants
semaine

L'Œuvre des catéchistes par quartiers fut, il y a une quinzaine d'années, l'œuvre de prédilection du R. P. Julien, Henry. Envoyé à Alep après son rectorat de Beyrouth, il se chargea, tout en étudiant l'arabe, de réunir à la résidence quelques jeunes gens pieux et dévoués, qu'il destinait à l'office de catéchistes volontaires. Quand il les eut formés à son gré, il les distribua dans les divers quartiers chrétiens à la recherche d'ignorants à instruire : le dimanche, c'était pour les enfants ; les jours de semaine, pendant les longues veillées, pour les hommes et les jeunes gens. Et lui-même, chaque dimanche, à midi sonnant, quand le muezzin du haut de son minaret annonçait la prière du milieu du jour, quittait la résidence, sous la pluie pendant l'hiver, par une température de 35 à 40 degrés en été, et se mettait à parcourir tour à tour les divers groupes d'enfants catéchisés par ses jeunes gens. Il paraît bien sûr que ces courses fatigantes furent la principale cause du mal qui le réduisit d'abord à l'impuissance, puis le mena au tombeau : il fut le martyr du catéchisme !

Son œuvre de jeunes gens catéchistes lui a survécu en partie, mais sous une direction autre que celle de la Compagnie.

En fait de catéchismes de garçons, outre le patronage de jeunes gens ouvriers, la résidence n'a qu'un groupement, il réunit actuellement plus de cent enfants.

* * *

Mais, grâce au concours dévoué des religieuses indigènes des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, nos Pères ont pu continuer et développer même cette œuvre en faveur des filles pauvres qui ne sont jamais allées aux écoles. Avec l'aide de quelques-unes de leurs grandes élèves, ou des Enfants de Marie, ces bonnes Sœurs, occupées toute la semaine au labeur écrasant des classes, trouvent encore la

force chaque dimanche de catéchiser plus de 700 enfants, en divers quartiers de la ville. On m'assure qu'elles ont jusqu'à 900 enfants inscrites, et que la moyenne des présences constatées chaque dimanche est de 700 environ).

Chaque année, un certain nombre de ces filles sont admises à faire la première communion : et ces trois dernières années il y en a eu de 120 à 130 ; parmi elles plusieurs déjà mariées, et même des mères de famille, qui étaient frères, elles aussi, sous la robe blanche de premières communicantes, avec ceinture bleue.

Depuis deux ans, grâce à des bienfaiteurs de Belgique, les Sœurs peuvent donner à cette solennité l'éclat voulu : c'est qu'elles ont reçu de quoi tailler de belles robes blanches, de grands voiles blancs, pour chacune des premières communicantes. Et voilà l'avenir assuré de ce côté pour de longues années, car voiles et robes passeront de génération en génération sous la garde des religieuses. L'enfant n'emporte pas sa robe : elle la garde un jour, puis la rend, non sans regret, sans doute... Mais où trouver de quoi la remplacer l'année suivante, si on lui permettait de l'emporter ?

Après la messe de première communion, toutes ces enfants se réunissent à la maison des Sœurs, pour un petit déjeuner. Le Père supérieur de la résidence ouvre un paquet d'images, réservé depuis de long mois pour la circonstance, et les distribue. Quel charmant spectacle offre, ce jour-là, la petite cour des Religieuses ! Robes blanches, visages épanouis, reflétant un bonheur sans nuages. Bien des mamans ont laissé le pénible travail du métier pour venir jouir du bonheur de leurs enfants. Oui, c'est bien le plus beau jour de la vie.

* *

Le consul français en fut témoin, par hasard, il y a deux ans, pendant une visite qu'il faisait à la supérieure ;

et il se promet bien alors d'assister l'année suivante à toute la cérémonie. Cette année-ci, en effet, il a voulu prendre part à la fête des pauvres ouvrières. Il était là, à son prie-dieu, pendant la messe de première communion ; il a vu ces enfants défiler modestement, sous leur grand voile blanc, chacune sa fleur de lys à la main ; il les a vues se partageant leur petit déjeuner dans la cour des Sœurs ; et quand il lui a fallu répondre quelques mots à un petit compliment français, lu au nom des petites ouvrières, par une fille de l'école, l'émotion lui a fermé la bouche, et il a dû brusquer les adieux . . .

* * *

Après la première communion, ces enfants ne sont pas abandonnées. La plupart, du moins les plus jeunes, continuent à fréquenter les catéchismes pendant plusieurs années ; et toutes sont invitées à la communion mensuelle, à un dimanche fixé d'avance. Depuis deux ans le nombre des communicantes ayant augmenté, il a été nécessaire de les diviser en deux groupes, c'est-à-dire de les partager en deux dimanches : le deuxième dimanche du mois pour certains quartiers, et le troisième dimanche pour d'autres. Ainsi, deux fois par mois, vous voyez un groupe de 100 à 130 communicantes, et la communion leur est distribuée à l'azyme ou au fermenté, selon les exigences de leur rite respectif. Après l'action de grâces, elles se réunissent à la chapelle, entendent une petite instruction du Père directeur des catéchismes, reçoivent la bénédiction avec l'image de la Vierge, selon l'usage usité en Orient, et se retirent. Il est alors bien près de dix heures. Après-midi, on les retrouvera dans leurs catéchismes respectifs.

Ces bonnes enfants qui, toute la semaine, sont occupées à des travaux de tissage, de broderie ou de couture, le plus souvent hors de leurs familles, sous la direction de maîtres-

ses laïques, trouvent dans ces catéchismes hebdomadaires et ces réunions mensuelles des moyens efficaces de conserver et de développer leur piété et leur vertu. On travaille, d'ailleurs, sur des natures douces et confiantes, pleines de respect et de soumission pour le prêtre, quelle que soit la couleur de sa robe ; pleines de foi en l'efficacité de son ministère. Quelle ingénuité dans cette petite, qui, il y a deux ans, se préparant à la première communion, disait au prêtre avant sa confession :

— Mon Père, absolvez-moi beaucoup, beaucoup !

— Et pourquoi beaucoup ?

— Afin que mes péchés soient bien effacés ”.

Voyez-vous dans les faubourgs de la ville ces quelques fillettes jouant innocemment, le dimanche soir, après le catéchisme ? Elles ont aperçu au loin deux prêtres à chapeau noir : ce sont des missionnaires de la Compagnie. Et les voilà en train d'accourir, pour baiser, selon la coutume orientale, la main du prêtre. On remarquera bien un petit désappointement lorsque, arrivant près des Pères, elles n'y trouvent pas leur Père directeur du catéchisme, qu'elles avaient cru d'abord avoir vu.

— “ Tiens, se disent-elles, ce n'est pas le Père Stéphane ”.

Elles s'exécutent cependant timidement, et baisent la main des missionnaires.

* *

Nous allons, si vous le voulez, faire le tour des divers groupes de ces catéchismes de filles. Il y en a dans six quartiers différents. Et d'abord, un dans chacune des trois écoles tenues par les Religieuses. Les mêmes locaux servent aux classes pendant la semaine, sont mis à la disposition des filles ouvrières le dimanche, à partir de midi.

Voici d'abord le catéchisme du quartier Trabulis. C'est la maison principale des Sœurs. C'est aussi un des princi-

paux centres de catéchisme, le dimanche. Vous voyez là deux grandes salles bien remplies, l'une d'enfants de 12 ans et au-dessus ; l'autre de fillettes plus jeunes. C'est la supérieure qui en a la direction générale. Dans la salle des grandes, qu'elle évangélise elle-même, vous pouvez compter de 120 à 150 filles, occupées à redire la lettre du catéchisme. La Sœur pose la question, et toutes ensemble, en cadence, avec pauses uniformes, donnent la réponse. Les moins âgées, qui sont dans une autre salle, au nombre de 60 à 80, font retentir la voûte des prières chantées : *Pater, Ave*, les actes, etc. L'explication de la doctrine n'est pas négligée : la bonne supérieure sait se mettre à la portée de ces petites intelligences.

Le Père directeur des catéchismes passe aussi, au moins tous les quinze jours, dans chaque groupe et donne sa part d'explications.

* * *

Allons à un autre quartier, celui de Kebabe : chemin montant... pas sablonneux, mais malaisé et fort boueux pendant la saison des pluies. Nous voilà chez Sœur Agnès. C'est un personnage, Sœur Agnès. Elle a présidé à la fondation de nos écoles de filles à Alep, il y a plus de vingt-cinq ans. Elle n'est à Kebabe que le dimanche, pour le catéchisme ; pendant la semaine, elle fait la classe à Hamidié. Aujourd'hui dimanche, elle est là, dans ce pauvre quartier de Kebabe, un des plus éloignés des églises, occupée avec une autre jeune Sœur à catéchiser de 60 à 80 petites ouvrières. Ce groupe est un des moins nombreux ; mais c'est bien celui qui a le plus besoin de secours religieux. Ce quartier est séparé des autres centres chrétiens par un quartier musulman, et pour cela moins favorisé que d'autres parties de la ville.

Sœur Agnès sait commander et se faire obéir. Témoin

son action au quartier de Hamidié, où elle fait la classe pendant la semaine. Que de retardataires elle envoie chaque année à la résidence, surtout au temps de Noël et de Pâques ! Grands jeunes gens à moustaches, hommes mûrs, personne ne lui résiste. Elle les engage à aller trouver le Père, et c'est ordinairement la nuit, après le labeur de la journée, qu'ils viennent fidèlement et librement.

Il fallait entendre, l'an dernier, les doléances de ce médecin turc, inspecteur sanitaire, qui, prétendant avoir l'ordre d'inspecter toutes les écoles, s'était avisé d'aller frapper à la porte de l'école de Hamidié. Il avait été prestement éconduit par Sœur Agnès, et ne s'avisa pas d'y revenir. Il faut savoir qu'aucun établissement européen ne peut recevoir de visite officielle des employés turcs sans une permission expresse du consul respectif et en sa présence.

* * *

Dans le local de l'école de Hamidié, une Sœur, aidée de quelques-unes de ses élèves, a de 120 à 150 filles de plus de 12 ans, à catéchiser. Une autre Sœur a pour sa part une soixantaine de fillettes. Avec le groupe de Trabolsi, c'est l'auditoire le plus nombreux et le plus édifiant. C'est ici que ressort d'une façon plus appréciable et qu'on peut toucher du doigt, pour ainsi dire, l'affection de ces enfants pour les religieuses qui les catéchisent.

Dans le voisinage il y a un autre catéchisme tenu par des personnes pieuses, et sous une direction autre que celle des religieuses. Les enfants qui y vont, y reçoivent souvent de belles récompenses, des vêtements, etc. ; toutes choses qui ont bien leur valeur pour ces familles pauvres.

Un autre centre de catéchismes, au quartier Allafe, réunit près de 160 enfants, sous la direction d'une Religieuse,

aidée par la présidente des Enfants de Marie. Le R. P. Provincial, lors de sa visite en novembre dernier, parut agréablement surpris de la tenue de ces enfants pauvres, et de leur docilité, sous la main des Religieuses. On comprendrait cette docilité chez les enfants des écoles, habitués à la discipline ; mais de la part d'enfants qui n'ont jamais su ce que c'est qu'un règlement, et qui toute la semaine ont plus ou moins leur liberté d'action, c'est moins vraisemblable et plus méritoire. Grâce à cette docilité, et à leur savoir-faire aussi, sans doute, les Sœurs en si petit nombre (elles ne sont que neuf) peuvent maîtriser et faire profiter ces centaines d'enfants, réunies sous leur main deux heures par semaine.

* * *

Dans les deux autres groupes, quartiers de Soléimanie et Zekake Taouile, c'est le même spectacle. Là, comme à Kebabé, les salles de réunion sont des chambres de famille. Moyennant une légère rétribution mensuelle, les habitants rangent ce jour-là leurs petits effets dans les coins, et livrent leur unique pièce aux fillettes du quartier pour le temps du catéchisme. Pas de tables, pas de bancs, comme dans les locaux scolaires ; la terre nue recouverte de grandes nattes, et, sur ces nattes, les jeunes filles assises, les mains sur la poitrine, répétant les leçons de la Sœur.

Voilà ce qu'est, à Alep, l'œuvre des catéchismes des filles, tenus par les Religieuses indigènes des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

Un de nos scholastiques de Beyrouth, Alepin d'origine, me disait à mon départ pour Alep :

“ — Mon Père, soyez sûr que vous vous plairez à Alep. C'est au bout du monde... mais la population est bonne, docile, et aime bien les Pères ”.

Il aurait dû ajouter, s'il en eût fait l'expérience, que le ministère du missionnaire ne s'y exerce pas sans consolations.

Lettre du Japon

Mgr l'archevêque de Montréal recevait, il y a quelques mois, la lettre suivante, que les *Annales* sont heureuses de publier.

Nagasaki (Japon), 12 mars 1906.

Monseigneur,

JE prie Votre Grandeur de m'excuser, si j'ose lui écrire. Bien que je sois pour elle un inconnu, je ne l'étais pas cependant pour son illustre prédécesseur sur le siège de Montréal.

Ordonné prêtre à Paris par Mgr Fabre en 1879, et depuis lors missionnaire au Japon, j'ai eu l'honneur d'écrire quelquefois pendant sa vie à mon vénéré père en Dieu qui toujours daigna faire bon accueil à mes humbles lettres, et même voulut bien m'aider par un secours gracieux à publier le Ier volume de la traduction japonaise de la *Perfection Chrétienne* du Père Rodriguez. Deux autres volumes de cet ouvrage ont paru depuis lors, et je me propose de faire imprimer enfin le IVe et dernier volume.

Les malheureux événements qui se passent dans notre pauvre France ont tari en partie la source des secours sur lesquels nos missions avaient l'habitude de compter pour soutenir leurs œuvres, et j'ose, Monseigneur, m'adresser à votre bienveillance pour obtenir une aumône qui m'aidera à faire face aux dépenses de l'impression de ce volume.

C'est la première fois qu'au Japon paraît en langue du pays cet ouvrage très connu du Père Rodriguez. La tra-

duction e
japonais
1904, laiss
a pu être
manque p
mettre en
japonais,
autres per

Si Mgr
à sa bonté
déplairais
simplicité
vous pria
et de la ré
sonnes ch
aux Missi
ont déjà
les catholi
Nos Seign
Ier et IV
soldier not
généreux

Daignez
respect av

Mission

duction en a été faite sous ma direction par un prêtre japonais capable et très pieux, Michel Kataoka, mort en 1904, laissant son travail inachevé. Heureusement ce travail a pu être repris et mené à bonne fin. Maintenant il ne manque plus que les fonds nécessaires pour imprimer et mettre enfin ce livre complet entre les mains de nos prêtres japonais, religieux et religieuses indigènes, catéchistes et autres personnes qui désirent progresser en spiritualité.

Si Mgr Fabre vivait encore, je ferais de nouveau appel à sa bonté pour moi. J'ai pensé, Monseigneur, que je ne déplairais pas à Votre Grandeur en lui écrivant. En toute simplicité je me permets de vous exposer ma situation, vous priant de vouloir bien accueillir mon humble requête et de la recommander, dans la mesure du possible, aux personnes charitables qui, dans votre beau diocèse, s'intéressent aux Missions de l'Extrême-Orient. Les Missions du Japon ont déjà de grandes obligations de reconnaissance envers les catholiques du Canada, nous devons spécialement à Nos Seigneurs les archevêques de Montréal l'impression du I^{er} et IV^e volumes de Rodriguez, et nous tâcherons de solder notre dette en priant Dieu assidûment pour nos généreux bienfaiteurs.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Grandeur,

Le très humble serviteur,

F. BONNE, M. A.,

Supérieur du Séminaire,

Mission Catholique, Nagasaki (Japon).

STANLEY-FALLS (Congo)

LA JEUNE FIANCÉE SAUVAGE

UES ombres de la nuit s'évanouissent pour faire place aux premiers rayons du jour. Tout s'éveille dans la nature ; les petits oiseaux secouent leurs ailes encore engourdis et lancent dans les airs leurs joyeux trilles. C'est le travail qui succède au repos, la vie à la mort.

Dans une hutte sombre, un grand gaillard, noir comme le fond d'une cheminée, étire ses longues jambes, non hors de son lit, ce luxe lui étant inconnu, mais sur la natte qui lui sert de couche. Enfin le voilà debout sur les interminables échasses dont le Seigneur l'a gratifié. Sa toilette n'est pas longue ; d'un air satisfait, il ajuste le lamba qui le couvre et c'est tout, notre homme est prêt. D'ordinaire, ces préparatifs, bien que peu compliqués, durent un temps assez considérable, vu le peu d'empressement qu'y apporte le nègre. Mais aujourd'hui il semble agité, son front d'ébène laisse deviner une préoccupation.

Poussant du pied la porte de sa case, notre nouvel ami se précipite au-dehors, hume la brise matinale dont il se contentera pour son déjeuner et, poursuivi par la pensée qui l'obsède, dégringole les petits sentiers rocailleux qui conduisent au bas de la colline.

Oh ! quelle chaleur ! cette course au pas gymnastique a l'heureux effet de transformer le pauvre hère en une véritable fontaine, son corps noir, peu protégé contre les ardeurs du soleil, ruisselle de sueur.

Il arriv
ques case
style euro
propreté.
C'est la
et peut ve
Notre g
se faire an
" Père,
embarrass
— Com
tête, mais
— Père,
reparler de
mander de
— Allon
avec cette
t'ai déjà ex
chrétien, tu
lois de not
— Non,
— Ecout
tout arrang
l'instruise
accepte le l
l'épouser li
Joseph fi
à pareille h
sionnaire.
" Père, j
baptiser. J'
royez-vous
donné la so
aussi tous n
nuyeux.

Il arrive enfin. Il s'arrête. Devant lui se dressent quelques cases. Un peu à l'écart, une blanche maisonnette de style européen se fait remarquer par son air de joyeuse propreté.

C'est la demeure du missionnaire; chacun la connaît bien et peut venir à toute heure, la porte en est toujours ouverte.

Notre gaillard s'y dirige, et pénètre dans l'intérieur sans se faire annoncer.

“ Père, commence-t-il, en se dandinant à la façon des gens embarrassés.

— Comment, encore toi ! s'exclame le prêtre, levant la tête, mais que veux-tu donc, mon pauvre Joseph ?

— Père, toujours la même chose ; je viens pour vous reparler de cette jeune fille de l'autre tribu, et vous demander de bénir notre union le plus tôt possible.

— Allons, mon cher enfant, il faut en finir une bonne fois avec cette histoire que tu viens me conter tous les jours. Je t'ai déjà expliqué hier pendant près d'une heure que toi, chrétien, tu ne peux t'unir à une païenne ; c'est contre les lois de notre sainte Mère l'Eglise. Veux-tu lestransgresser ?

— Non, Père, bien sûr ; mais... je voudrais avoir la fille.

— Ecoute, si tu y tiens tant, il y a peut-être un moyen de tout arranger. Conduis ta fiancée à la mission pour qu'on l'instruise des principales vérités de notre religion ; si elle accepte le baptême, il n'y aura plus d'obstacle, tu pourras l'épouser librement.”

Joseph fit une pirouette et se retira. Mais le lendemain, à pareille heure, il revenait frapper à la porte du bon missionnaire.

“ Père, je crains que ma fiancée ne veuille pas se faire baptiser. J'ai réfléchi ; j'épouserais bien une chrétienne, mais voyez-vous, j'ai acheté cette jeune fille 150 *shokas* ; j'ai déjà donné la somme à son père : en perdant cette femme, je perds aussi tous mes *shokas* ; vous avouerez que c'est bien ennuyeux.

— D'accord, mon garçon, mais à qui la faute ? il ne fallait pas tant te presser. La loi de Dieu avant tout. Tu es de mon avis, n'est-ce pas ? Tâche donc de convaincre ta fiancée sinon trouves-en une autre, une chrétienne cette fois ”.

— Le pauvre jeune homme s'éloigna tout triste. Il y tenait à ses shokas bien plus encore qu'à la fille, et maudissait le jour peu éloigné, où, étant encore païen, il l'avait payée à ses parents.

Joseph était un grand garçon de vingt-cinq ans environ, peu doué par dame nature, qui l'avait trouvé trop laid, ne lui avait fait aucun don ; l'éloquence n'était donc point son partage. Pourtant, il réussit, on ne sait trop comment, à convaincre la jeune négresse.

Après quelques pourparlers, très animés, cette dernière se rendit aux paroles persuasives de son futur époux, déjà un peu son maître, et Joseph, devenu apôtre sans s'en douter, gagna à sa cause, non seulement sa fiancée, mais une autre jeune fille, amie de cette dernière.

Fier de sa double conquête l'intéressant maricaud, un beau matin encore, dégringola lestement le petit sentier conduisant à la Mission des Falls et fit son entrée triomphale dans la chambre du missionnaire, au milieu de ses deux recrues.

“ Père, voyez, je vous en amène deux, cria le grand enfant, ma fiancée est la plus petite, faites-la instruire et puis rendez-la moi ”.

Le religieux sourit dans sa barbe.

“ Va en paix, mon bon Joseph, pour cela sois tranquille personne n'a envie de te la disputer. ”

Revenant aux sauvagesses, l'excellent Père se mit en devoir de les expédier au plus tôt à la maison des religieuses. Il téléphona donc, — car un fil téléphonique relie sur les rives du Haut Congo les deux établissements — à la supérieure des Franciscaines Missionnaires de Marie pour

lui
fai
“
dès
les
I
qui
I
seu
“
chè
L
les
env
M
“
pou
nou
—
trou
tôt
M
per,
cha
duit
“
leur
et li
D'
n'av
bien
de la
“ I
voix

lui annoncer le double cadeau qu'il se proposait de lui faire.

“ Accueillez-les bien, ajouta-t-il, le tout est de les gagner dès l'abord ; car elles sont très craintives ; dans leur village les blancs passent pour des ogres. ”

Le soir même deux petites négrillonsnes de quatorze à quinze ans, frappaient à la porte des missionnaires.

Les fillettes, à l'air effarouché, restaient immobiles sur le seuil.

“ Entrez, leur dit avec bonté la Mère Supérieure entrez, chères petites, vous êtes attendues. ”

Le premier soin des religieuses fut de les baigner et de les revêtir d'un lamba propre. Ainsi transformées, on les envoya rejoindre les autres enfants.

Mais les nouvelles venues se tinrent à l'écart.

“ J'ai peur, dit à sa compagne Gwaboka, la petite fiancée, pourquoi nous ont-elles si bien arrangées, n'est-ce pas pour nous manger ? ”

— Tu as raison, répondit l'autre, dont les mêmes pensées troublaient le jeune cerveau, cachons-nous et partons le plus tôt possible. ”

Mais avant que les petits oiseaux effrayés pussent s'échapper, la Religieuse qui les surveillait du coin de l'œil, s'approcha et touchant maternellement leur épaisse chevelure enduite d'une poudre de couleur rouge brun :

“ Ne voulez-vous pas ressembler à vos petites compagnes, leur dit-elle, regardez leurs têtes comme elles sont propres et lisses. ”

D'un bond, les sauvagesses reculèrent. L'heure du trépas n'avait-elle pas sonné ? Gwaboka, la plus perspicace, avait bien vu, ses yeux ne l'avaient pas trompée. Dans les mains, de la Soeur, un instrument terrible avait brillé.

“ Pauvres petites, que craignez-vous, continua la douce voix de la Religieuse, il ne s'agit que de couper vos che-

veux comme nous l'avons déjà fait à toutes celles qui vous entourent, mais toutefois ce n'est que si vous consentez, je vous laisse entièrement libres ”.

Libres ?... elle n'était donc pas si méchante, cette femme à la peau blanche, on allait donc pouvoir la fléchir.

“ Ne nous coupez pas les cheveux, glapirent-elles en duo. Je possède une poule chez mon frère, expliqua aussitôt Gwaboka, toujours la plus bavarde, il me la volera, si vous m'enlevez ma chevelure.

— Encore une superstition ! sois tranquille, fillette, si c'est la seule crainte qui t'arrête, moi je répons de ta poule. Veux-tu te laisser faire ? ”

Après bien des hésitations, les têtes embroussaillées s'inclinèrent enfin, et le terrible instrument, de grands et gros ciseaux taillada ces deux crinières incultes.

Voilà qu'au milieu de l'opération, deux belles dames noires vinrent rendre visite aux Religieuses. C'était tout bonnement les mamans des deux jeunes filles.

Un peu émues à la vue des toisons crépues gisant à terre elles poussèrent des exclamations bien compréhensibles ; mais le premier moment de trouble passé, les dignes créatures se réjouirent et poussèrent même la gracieuseté j'usqu'à approuver hautement la conduite de la Religieuse.

Cette dernière, enchantée de constater de si bonnes dispositions, en profita pour leur dire quelques mots de notre sainte religion, de ce beau ciel qui deviendrait leur récompense après leur mort, si elles consentaient à se faire baptiser, à apprendre les prières des chrétiens, à croire avec eux.

Les pauvres femmes écoutaient, ébahies, toutes ces choses ; jamais personne ne leur en avait parlé. Elles reprirent le chemin de leur village, émues et promettant bien de revenir.

Quand aux fillettes, leur sauvagerie céda peu à peu pour faire place à une confiance toute filiale. Deux fois par jour le catéchisme leur était expliqué, les mamans venaient par-

fois a
cerve

Le

En-d

diver

me de

une c

n'étai

à part

deux

“ P

pater

“ O

de no

Nos

ouver

gazou

Der

“ E

de leu

Les

horreu

retour

d'essai

Les

cette f

cipitèr

“ E

jouisse

En

seules

pagnai

“ Ah

âmes c

avez ta

fois assister à la leçon et, malgré la dureté de leurs vieilles cervelles, parvenaient à retenir quelques mots des prières.

Le temps s'écoulait ainsi paisiblement pour les négresses. En-dehors de l'instruction religieuse, elles s'occupaient à divers travaux de couture, lorsqu'un dimanche une femme de leur village vint à la pharmacie pour faire soigner une chétive créature d'un an à peine, dont la jambe droite n'était plus qu'une plaie. Le bébé pansé la femme se disposa à partir ; mais à la grande stupéfaction de la supérieure, les deux jeunes catéchumènes demandèrent à la suivre :

“ Pourquoi faire, pauvres enfants ? A la vue de la case paternelle, aurez-vous le courage de revenir ? ”

“ Oui, oui, ma Mère, ne craignez rien ; demain nous serons de nouveau près de vous ”.

Nos néophytes ne sont pas des prisonnières. La cage fut ouverte, et les deux oiseaux libérés s'échappèrent en gazouillant.

Deux jours se passèrent sans ramener les fillettes.

“ Elles ne reviendront plus ”, pensa la Religieuse, attristée de leur avoir si facilement donné la permission sollicitée.

Les nègres ont un tel amour de l'indépendance, une telle horreur pour toute contrainte, qu'il n'est pas rare de les voir retourner à leur vie sauvage, même après de longues années d'essai de civilisation.

Les craintes de la missionnaire ne se réalisèrent pas pour cette fois. Le soir du second jour plusieurs enfants se précipitèrent dans la salle.

“ Elles sont là, ma Mère, elles sont là ”, criaient-elles, jouissant les premières du bonheur de leur chère maîtresse.

En effet, les jeunes négresses arrivaient, mais non pas seules ; une charmante petite fille de quatre ans les accompagnait.

“ Ah ! chères enfants, s'écria la Soeur en revoyant ces âmes qu'elle avait cru perdues pour jamais, comme vous avez tardé à revenir ! ”

— Impossible de le faire plus tôt, ma Mère, il n'y avait pas de pirogue, nous avons dû attendre, mais regardez notre petite compagne, n'est-elle pas gentille ? Nous vous l'amènerons car elle est seule, sa mère est morte l'année dernière et son père, victime d'une fausse accusation, vient d'être empoisonné par un de ses amis. Et puis, ma Mère, continueront les deux négresses, là-haut, dans notre village, tout le monde vous attend. Il y a une case vide, et quand vous irez dedans pour parler de votre Dieu toutes les femmes viendront au catéchisme”.

Puissent-elles dire vrai ; la missionnaire ira recueillir la moisson qui se prépare !

Gwapoka, la jeune fiancée, et sa compagne de plus en plus gentilles, continuent à se former sous le regard vigilant de leurs bonnes Mères. Bientôt la grande grâce du baptême en fera deux chrétiennes. Alors Joseph, au comble de la joie, reviendra chez le Père, lui demander de bénir l'union tant désirée.

Les missionnaires font des vœux pour que ce ménage chrétien, au milieu d'un village encore païen, soit l'étoile qui appelle tous ces pauvres ignorants et les amène doucement à la vraie lumière, par l'exemple journalier d'une vie honnête et heureuse ; souhaitons-la aux deux époux !

Let
tol
t



plus
on s
n'y a
ces r
Q
noirs
part,
rées
(escl
d'aut
le pl
At
à red
à ces
tous
autre
Aujou

HISTOIRE D'UN PETIT SEMINARISTE NEGRE

JOZEFU KALIBA

Lettre de Sa Grandeur Mgr Streicher, Vicaire Apostolique du Nyanza Septentrional, au R. P. Directeur des " Missions d'Afrique des Pères Blancs "

PARMI les nombreux enfants envoyés des divers postes de notre vicariat du Buganda, pour étudier leur vocation au Petit Séminaire de Kisubi, il en est peu, je crois, qui n'aient dans leur passé quelque histoire plus ou moins pathétique. Cela se comprend d'ailleurs, quand on se rappelle que nous sommes en pays de mission, et qu'il n'y a qu'un quart de siècle que la religion a pénétré dans ces régions.

Qu'étaient-ils avant l'arrivée des missionnaires, ces petits noirs devenus aujourd'hui nos Petits Séminaristes ? La plupart, sans doute, appartenait aux familles les plus considérées du pays, mais plusieurs n'étaient que de pauvre " baddu " (esclaves) au service de maîtres exigeants qui n'avaient d'autre souci que celui de tirer de ces créatures déshéritées le plus de services possible.

Aujourd'hui, comme leur position a changé ! plus de coups à redouter, plus d'injures à subir, plus de menaces de mort ; à ces persécutions brutales a succédé la vie de famille avec tous ses charmes, telles que nous l'avons connue nous autres parmi nos parents ou auprès de nos maîtres dévoués. Aujourd'hui, grâce aux aumônes de cœurs généreux, ces

petits privilégiés de la Providence n'ont plus d'autre préoccupation que celle de bien savoir pour l'heure de la classe " Rosa Rosæ, " ou la règle " Fruor otio " sur laquelle ils le savent bien, leur seront fournis en temps opportun, ils n'ont pas à s'en inquiéter, pour le moment ils n'ont pas d'autre chose à faire qu'à se corriger de leurs défauts et bien apprendre le latin. C'est ce qu'ils font du reste, et non sans succès, malgré les difficultés qu'ils rencontrent dans ce double travail. L'histoire de Jozefu que je vais vous raconter vous fera constater par vous-même l'heureuse influence de la grâce sur nos jeunes Baganda.

C'est de Sésé que nous est venue notre petit homme, de Sésé, la plus belle des îles de notre grand lac. Son père était pêcheur, et c'est dans la nasse qu'il tirait les quelques " cauris " (coquillages servant de monnaie) dont il avait besoin pour s'acheter soit du sel, soit un couteau, soit d'autres petits riens qui composent le " mobilier d'un homme du lac.

X Kaliba avait à peine 7 ans quand son père lui confia la garde de trois chèvres qui, avec les choses de pêche, composaient toute sa fortune.

A cette époque la moins tourmentée de sa vie, le jeune pâtre, la peau de chèvre jetée sur l'épaule, et les reins ceints de quelques bandes d'écorce d'arbre poussait chaque matin devant lui son petit troupeau. Dès qu'il arrivait sur la grande plaine, il était libre ; il pouvait laisser ses chèvres brouter selon leur caprice : nul danger à craindre pour elles car il n'y a pas de fauves dans l'île, et lui de son côté pourrait à son gré ou courir la forêt à la recherche de prunelles sauvages, ou descendre jusqu'au lac pêcher à la ligne, au moyen d'un fil tiré de l'écorce du bananier, et d'une épine en guise d'hameçon.

Un jour, il s'en souvient vaguement, on tua toutes les chèvres, on se rassasia de viande, et le lendemain on fit les

paq
parl
dans
c'est
sa n
gran
toile
cher
c'éta
se b
jama
qu'oi
terre
tête,
admi
D'
vait
résist
Quar
quitt
appe
enfar
pôtea
les ét
breus
châti
Je
les cc
enfar
à sa
Il y
premi
bande
compi

paquets et on déguerpit. Que se passa-t-il alors ? il entendit parler de révolte, de guerre, mais tout cela est bien confus dans sa mémoire. Quoiqu'il en soit, ce qu'il ne sait que trop, c'est qu'à partir de cette époque, son père disparut ainsi que sa mère, et lui-même se trouva esclave, au service d'un grand chef. Son travail était de porter l'eau nécessaire à la toilette et à la cuisine de son maître ou d'aller à la forêt chercher des fagots. Parfois il lui arriva de casser la cruche, c'était inévitable, " tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise ", mais pour le pauvre petit, ce qu'il n'évitait jamais dans ces occasions, c'était la batonnade. Dès que ce qu'on appelait son délit était connue, il était étendu par terre ; deux forts gaillards le tenaient immobile, l'un à la tête, l'autre aux pieds, et un troisième armé d'un rotin, lui administrait sans pitié le nombre réglementaire de 50 coups.

D'autres fois, au souvenir de son ancienne liberté, il éprouvait des envies folles de s'amuser encore, et n'y pouvant résister, il s'en allait passer une journée dans la brousse. Quand son absence n'avait pas été remarquée, il en était, quitte pour la peur, mais si par malheur son maître l'avait appelé et cherché en vain, alors il payait cher ses ébats enfantins. En rentrant il était sûr d'être attaché à un pôteau et fustiger avec un fouet d'herbes enflammées dont les étincelles laissaient sur ses bras et sa poitrine de nombreuses vésicules qui le faisaient souffrir encore après le châtement.

Je n'en finirais pas si je voulais décrire dans le détail les corrections aussi multiples que raffinées infligées aux enfants de la condition de notre petit Kaliba. Mais j'arrive à sa délivrance.

Il y avait environ deux ans qu'il était au service de ce premier maître, quand un jour il le vit partir avec une bande de gens armés et ne le vit plus revenir. L'enfant ne comprit rien d'abord à cette fuite si précipitée, mais il sut

plus tard que son maître avait pris parti pour le roi Mwangga, dans la révolte contre le gouvernement anglais, et dénoncé comme rebelle auprès des autorités du pays, il avait été obligé de fuir avec lui.

Quand au petit esclave ainsi délaissé, qu'allait-il devenir ? Se mettre à la recherche d'un autre maître était le seul parti qu'il y eût à prendre. Il eut le bonheur d'être recueilli par un brave chef déjà baptisé.

Dans les conversations de tous les jours qu'il eut avec lui il l'entendait souvent parler d'hommes blancs installés dans une grande maison en terre non loin de son village. Il avait bien envie de les voir, mais la peur l'en empêchait. Toutefois l'heure de son appel avait sonné dans les décrets de la Providence. Un jour son maître l'emmena jusqu'à la maison des Pères, et il se trouva sans s'y attendre, face à face avec un grand homme blanc. Le premier mouvement de l'enfant, fut de planter là la petite chaise de son chef, et de déguerpir à toutes jambes, en poussant des cris. Mais ce ne fut qu'un mouvement de première impression ; il revint plusieurs fois. La douceur du Père, quelques petits cadeaux, finirent par l'amadouer, et au bout de quelques mois il était inscrit au cahier des catéchumènes qui se préparent au baptême ; apprendre toutes les prières par cœur ainsi que la lettre du petit catéchisme n'avait été qu'un jeu pour lui.

A partir de cette époque, il commença à comprendre qu'il était quelque chose, puisque le Père prenait tant soin de lui, autant que de tous les autres, même des chefs. Il suivit fidèlement les instructions catéchistiques durant tout le temps prescrit.

Il apprit même à lire et à écrire, et enfin son temps d'épreuve terminé, il fut vainqueur aux interrogations de l'examen, et reçut le baptême avec un nouveau nom, celui de Jozefu.

Le même jour où il était libéré de l'esclavage de Satan

il l'éta
au pri
l'avait
ge " n
le tou
par sa
l'acco
de rep
époqu
pressi
sirs oi
éclosi
ancier
mois,
peine,
deven
c'est l
Il con
toute
que n
pieds
bien g
une v
bonne
petit
détail
voyés
obser
Il
faisai
appre
bien
tait d
graph

il l'était aussi de celui des hommes ; racheté par les Pères au prix de plusieurs milliers de cauris, dus au maître qui l'avait recueilli, il s'entendit appeler par eux " mwana wange " mon enfant. Les marques de bonté qu'on lui témoigna le touchèrent, et il s'efforça de prouver sa reconnaissance par sa grande docilité. Tout ce qu'on lui commandait il l'accomplissait du mieux qu'il pouvait, et jamais je n'eus de reproches à lui faire, car me trouvant à Sésé à cette époque, je pus le suivre de près. Faut-il attribuer à ces impressions qui l'atteignirent profondément, les premiers désirs où plutôt les premiers germes de vocation qui firent éclosion dans son âme ? Peut-être ; toujours est-il que cet ancien petit esclave, baptisé seulement depuis quelques mois, en contact avec les missionnaires depuis deux ans à peine, se prit à ruminer dans sa petite tête des idées de devenir semblable aux Pères. " Spiritus ubi vult spirat " c'est bien le cas de se rappeler ce mot du Divin Maître. Il commença par n'en rien dire, car sans bien comprendre toute la distance qu'il y avait entre le Père qu'il voyait chaque matin à l'autel, et lui le petit noir qu'on foulait aux pieds autrefois, il savait cependant que cette distance était bien grande, et voilà pourquoi il eut honte de parler. Mais une vocation, c'est comme une bonne graine semée en de bonnes conditions, il faut qu'elle lève et paraisse. Celle du petit Jozefu finit par se montrer. Celui dont je tiens ces détails, en quête lui aussi de bons enfants pouvant être envoyés au petit séminaire de Kiusibi, avait depuis longtemps observé cet enfant docile, pieux, et assez intelligent.

Il comptait sur lui et le formait sans rien lui dire : il le faisait communier le premier vendredi de chaque mois, lui apprenait à servir la messe, lui enseignait la manière de bien examiner sa conscience le soir, etc., etc., à cela il ajoutait de petites leçons particulières d'arithmétique et de géographie. Et l'enfant prenait goût à ces choses ; il les préfé-

rait même aux jeux auxquels se livraient ses amis ; ce que voyant, le Père crut pouvoir tâter le terrain.

Un soir, l'enfant se trouvait assis devant la porte, lisant à haute voix sous les regards du Père, quand celui-ci l'interrompant lui dit : " Jozefu tu connais le poste de Kisibi ? — Et lui de répondre aussitôt : " Oui Père, on m'a dit qu'on y envoyait des enfants de tous les postes, et qu'on leur enseignait toutes sortes de choses et même la langue des prières de la messe.

— Sais-tu ce que l'on veut faire plus tard de ceux qui vont a Kisubi ?

— Non, Père.

— Que je te le dise, on veut en faire des prêtres.

Il ouvrit de grands yeux à cette déclaration, mais se tut.

— Jozefu, poursuivit le Père, veux-tu que je t'envoie à Kisubi ?

— Njagala, sebo (Je le veux, Père).

Ces paroles lui échappèrent avec tant de spontanéité qu'il n'y avait pas à douter des attraites de cet enfant.

A partir de ce jour il fut donc préparé pour le Séminaire. Il étudia avec ardeur les matières sur lesquelles sont interrogés les petits aspirants avant leur entrée dans l'établissement.

En huit mois il apprit par cœur tout ce qu'il fallait et en décembre 1902, il était admis au petit Séminaire.

Durant les trois années qu'il y a passées il s'est toujours montré docile, gai et régulier. Aujourd'hui encore ses maîtres sont bien contents de lui. Il n'est pas le premier de sa classe, mais il est bon élève et Dieu aidant notre Jozefu persévérera dans sa vocation.

Telle est l'histoire de Jozefu Kaliba que vient d'adopter sous le nom de Joseph-Louis V. la pieuse et généreuse bienfaitrice dont l'anonyme n'enlève rien à la profonde reconnaissance dont je vous prie, mon cher Père Drost, de lui transmettre l'expression.

HENRI STREICHER

Vic. Apost. du Nyanza Septentrional.

UNE VISITE PASTORALE

DANS L'OUBANGHI

Par Mgr AUGGUARD

De la Congrégation du Saint-Esprit, vicaire apostolique

Avec le zélé Mgr Augouard, nous allons nous embarquer sur le *Léon XIII* pour une tournée dans son immense vicariat apostolique. C'est une excursion pleine de charme, agrémentée d'incidents divers, dont le récit intéressera vivement nos lecteurs.

L'erreur du "laïcisme" au Congo. — Sur le "Léon XIII". — Une visite aux villages en remontant le fleuve.



N a beaucoup parlé du Congo pendant ces derniers mois ; mais, hélas ! ce n'était pas pour en dire beaucoup de bien.

Je ne veux pas aujourd'hui reviver la polémique ni rechercher quels intérêts personnels ont fait agir ceux qui ont pris le parti peu patriotique de dénigrer systématiquement notre pauvre colonie.

M'élevant au-dessus des passions humaines et des appétits insatiables qui se développent au détriment de la France, je veux seulement exposer d'une façon claire et simple les progrès réalisés dans le Vicariat de l'Oubanghi. Ma dernière visite pastorale m'en fournit l'occasion toute naturelle et, si vous voulez publier cette relation, nos

généreux bienfaiteurs verront quelle est l'action des missionnaires au centre de l'Afrique, de plus, ils constateront que le catholicisme est la base de la civilisation et que les missionnaires sont les meilleurs artisans de la vraie colonisation française.

* * *

Comme je le disais à M. de Brazza, les erreurs reprochées au Congo sont moins imputables aux individus qu'au système lui-même, et si le "Décatalogue" eût simplement remplacé les "Droits de l'homme", peut-être n'aurait-on pas eu à déplorer, dans ce pays neuf, les abus de pouvoir qui devaient fatalement se produire.

La religion est la seule base possible des sociétés civilisées. C'est en Jésus-Christ que les hommes sont frères et qu'ils sont vraiment libres. Le fameux altruisme laïque ne produira jamais l'affection et la charité.

Quelle méthode emploie-t-on généralement pour soumettre les Noirs à notre domination ? On leur dit simplement : " Sois soumis et paye l'impôt, car, si tu te révoltes, on te tuera, et si tu dérobes, on t'emprisonnera. Mais si tu souffres nous n'y pouvons rien ; et si tu meurs de faim, tu ne pourras même pas aller à l'hôpital, car dans les colonies il n'y a même jamais assez d'argent pour payer les fonctionnaires, et à plus forte raison pour faire un hôpital !!! "

Voilà ce que dit la société "laïque", et elle ne peut parler autrement. Elle n'a pas assez d'argent pour soulager les malheureux, et elle ne peut leur procurer la moindre consolation.

En reniant Dieu, la société "laïque" a renié le pauvre et l'esclave. Et alors comment peut-elle prétendre civiliser les peuples neufs et les arracher à la barbarie ? Ne pouvant rien leur donner en retour des vastes territoires sur lesquels

elle
mall
idée
Si
emp
être
ce c
auss
de c
la p

L
colo
durs
lism
ses p
en p
E
mag
et le
au C
A
vécr
pli e

S
plus
mag
com
tém

elle a établi son protectorat, elle ne peut qu'exploiter les malheureux indigènes qui doivent se faire une singulière idée de notre prétendue civilisation.

Sans doute, dans les pays sauvages, il a fallu parfois employer des procédés sommaires, dont la nécessité ne peut être comprise par la vieille Europe. Mais précisément parce qu'il a fallu se soumettre à de dures nécessités, il fallait aussi employer l'antidote et laisser aux missionnaires le soin de cicatriser les blessures et d'amener peu à peu les Noirs à la pacifique soumission.

* *

Le missionnaire n'est donc pas seulement utile dans les colonies, il est même nécessaire ; et la France se réserve de durs mécomptes si, transportant aux colonies l'anticléricalisme de la métropole, elle essaie de chasser ceux qui sont ses plus fermes soutiens à l'étranger, et dans les pays Noirs en particulier.

En novembre 1905, la *Dépêche coloniale illustrée* a fait magnifiquement ressortir le patriotisme des missionnaires et les grands services qu'ils n'ont cessé de rendre à la France au Congo, depuis la fondation de cette colonie.

Aujourd'hui, exposons simplement les faits, car les détails vécus montreront mieux que les phrases le labeur accompli et le chemin parcouru au centre de l'Afrique.

* *

Si le Vicariat de l'Oubanghi comprend les populations les plus féroces qui se puissent imaginer, il a, en retour, de magnifiques cours d'eau, qui permettent de visiter assez commodément le pays, sans avoir recours à l'affreux système des caravanes.

Notre gracieux bateau *Léon XIII* a déjà bien des fois promené la croix et le pavillon français sur nos grands fleuves. Il a eu la joie d'arracher une foule de pauvres Noirs à l'esclavage, et il a eu aussi l'honneur de convoier la plupart des grandes expéditions militaires, qui ont promené fièrement le drapeau de la patrie et anéanti, enfin, l'infamale puissance du trop fameux Rabah !

Et, par-dessus le drapeau de la France qui passait, le missionnaire montrait à nos soldats le ciel, qui ne passe pas !

Longtemps demeuré au-dessous de mes vénérés collègues de France pour les visites pastorales, c'est peut-être moi aujourd'hui, qui vais avoir le luxe de l'équipage. Ils n'avaient en effet, que deux chevaux à leur voiture, tandis que j'en ai cinquante à la mienne !

Les machines du *Léon XIII* ont, en effet, une force de cinquante chevaux, et c'est grâce à ce puissant moteur, que nous pouvons affronter les courants impétueux de nos grands fleuves.

Un joyeux coup de sifflet se fait entendre. Notre pavillon salue trois fois les couleurs du Poste français, et nous voilà en route pour l'Oubanghi, non sans avoir, comme tout honnête contribuable, accompli les multiples formalités de la douane française.

On a déjà écrit ces longs voyages sur l'immense Congo qui atteint parfois 40 kilomètres de large, les difficultés de la navigation au milieu des nombreux bancs de sable et de roches, les ouragans terribles qui s'abattent brusquement sur les voyageurs et qui, en transforment les eaux du Congo en une mer furieuse. C'est ce qu'on appelle " les agréments " de la navigation, et on finit par s'habituer aux plus terribles dangers. Je n'y reviendrai pas.

Laissons donc de côté la partie matérielle et physique, pour n'étudier que le côté spirituel et moral.

* * *

Autrefois, il nous fallait huit ou dix jours de navigation pour trouver un centre chrétien : c'était la mission de Saint-Louis de Liranga, qui se trouve à 600 kilomètres de Brazzaville.

Aujourd'hui, nous avons des cathéchistes dans les villages intermédiaires, et nous avons la douce consolation de trouver des amis chrétiens dans ces vastes villages païens, où autrefois le démon régnait en maître.

Une véritable émulation s'est emparée de ces villages, et c'est à qui aura un cathéchiste, pour connaître le vrai Dieu et apprendre le français. Plusieurs chefs importants sont venus me demander des catéchistes-instituteurs, et j'ai eu la douleur de ne pouvoir accéder à leurs demandes, faute de ressources suffisantes.

Au milieu de l'importante agglomération de Bonga, qui se trouve à l'entrée de l'immense rivière Sanga, je trouvai le bon P. Le Gouay, qui venait d'installer là un catéchiste et qui attendait le *Léon XIII* pour remonter à sa mission de Saint-Louis.

Le chef et les indigènes de Bonga étaient enchantés de l'installation de ce catéchiste dans leur village, et leurs bonnes dispositions font prévoir de consolants résultats dans cette agglomération, une des plus belles du Congo. Mais si jamais le catéchiste a la maladie du sommeil, ce ne sera pas la faute des milliards de moustiques qui dévorent les malheureux habitants. Inutile d'ajouter que les passagers en eurent bien leur part.

On s'attendait naturellement à des difficultés de la part du diable noir dans cette fondation. Pas du tout. Ce fut le diable blanc qui prétendit que le cathéchisme ne pouvait s'établir qu'après de multiples formalités administratives!

Je fis comprendre au trop zélé fonctionnaire qu'un Noir n'avait pas de permission à demander pour s'installer dans son propre village, et que, au surplus, la liberté religieuse nous était solennellement garantie par l'article 6 de la Conférence internationale de Berlin (1885) à laquelle j'en appellerais si on essayait de nous molester en quelque façon. Et le fonctionnaire se le tint pour dit.

* * *

Après avoir visité les villages de Bonga nous nous mîmes en route pour Liranga, en faisant escale aux grands villages d'Irébou, où nous avons également un catéchiste.

Un danger nous avait menacés dans cette intéressante agglomération. Les protestants anglais de la rive belge avaient voulu installer là un de leurs prédicants. Le gouverneur l'expulsa comme un simple Jésuite, sous prétexte que ce prédicant faisait partie d'une congrégation non autorisée ! Effet original et inattendu de la fameuse loi contre les Congrégations !

Là la visite fut courte, car le pays était connu et le catéchiste, avec bon nombre de ses chrétiens, devait monter avec nous à Liranga, pour la cérémonie de confirmation. Et tout le petit "populo" noir prit d'assaut le *Léon XIII*, en trouvant que la vapeur était bien plus commode que la pagaie, pour remonter le fleuve.

Mais c'est le *Léon XIII* qui commençait à trouver sa charge un peu lourde. D'abord notre chargement était complet au départ de Brazzaville, et de plus on remorquait une pirogue et un lourd chaland de quinze tonnes.

A Bonga, il avait encore fallu prendre en remorque la baleinière du P. Le Gouay et son équipage.

Et maintenant à Irébou, il fallait de plus prendre une

grande pi
cendre da
La navi
les îles, et
formés par
dans le Cc

La missi
Nos B
belge.

A la m
village ch
constater
missionnai
pour aller
sommeil a
Liranga, e
l'Oubangn
fatigues, l
parcourer
de tous les
malheureu

Après a
le Congo
bien sa rer
remplacée
aussi, ven
monie de
Quelle j
deux jour

grande pirogue, avec laquelle les confirmands devaient descendre dans leur village.

La navigation, heureusement, était assez commode dans les îles, et on n'avait plus à redouter les courants violents formés par les croupes de montagnes qui viennent mourir dans le Congo pendant les premiers jours du voyage.

La mission de Liranga. — Le catéchiste Ekanghila. — Nos Bondjes s'améliorent. — En visite à la rive belge.

A la mission de Liranga, je trouvai tout en ordre et le village chrétien en fête pour me recevoir. Je fus heureux de constater là d'excellents résultats et j'en félicitai mes chers missionnaires. Ils ont, en effet, à affronter de longues courses pour aller à la recherche des âmes. La terrible maladie du sommeil a emporté les trois quarts de la population de Liranga, et il faut faire de longs voyages sur le Congo et l'Oubangni pour trouver de nouvelles populations. Ces fatigues, les missionnaires les affrontent volontiers, et ils parcourent constamment les grands fleuves, où les périls sont de tous les instants et où la fièvre guette trop souvent le malheureux voyageur.

* * *

Après avoir confirmé bon nombre de chrétiens, je quittai le Congo pour remonter l'Oubanghi. Le *Léon XIII* perdait bien sa remorque d'Irebous, mais elle était avantageusement remplacée par celle des Balois, dont le catéchiste était lui aussi, venu à Liranga avec son petit peuple, pour la cérémonie de confirmation.

Quelle joie pour ces braves Noirs de dormir pendant deux jours à bord du *Léon XIII*, au lieu de pagayer

péniblement pendant cinq jours, pour remonter à leurs villages des Baloïs ! Aussi, en arrivant à destination, c'étaient des remerciements sans fin, remerciements que le catéchiste accompagnait du don de deux poules et d'un canard.

Ce catéchiste Ékanghila mérite une mention toute spéciale. Il tient admirablement son catéchisme et son école, et il a su grouper autour de sa jolie case une douzaine, d'ingènes qui ont voulu prendre modèle sur leur intelligent camarade. On consentit à les admettre, mais à la condition qu'ils se conduiraient bien, qu'ils ne soulevaient de palabres avec personne et qu'ils suivraient les leçons du catéchiste-instituteur.

Et maintenant on peut voir, au milieu des misérables huttes indigènes, une douzaine de jolies cases en torchis, avec porte et fenêtres, le tout bien aligné, en une rue plantée d'orangers et bordée d'ananas, qui donnent à ce coin de la brousse africaine un véritable cachet de civilisation. Et tous ces braves gens sont maintenant chrétiens ou ne tarderont pas à le devenir.

Mais tout cela ne se faisait pas sans dépenses, et la mission de Liranga se vit dans la nécessité de restreindre ses œuvres, faute de ressources. On annonça à Ekanghila qu'on allait être obligé de fermer son école. Le catéchiste supplia le Père de n'en rien faire et, pour remporter la victoire il lui tint ce raisonnement :

“ Père, je ne veux pas abandonner les enfants que tu m'as confiés. Puisque tu n'as pas d'argent, eh ! bien je ne te demande plus rien. Il y a quelques mois, j'ai acheté une machine à coudre que tu m'as fait venir de France. Avec cette machine j'ai déjà gagné 15 *mpatas* (pièces de 5 francs). Je te donne ces 15 *mpatas* pour nourrir les enfants, et tout ce que je gagnerai désormais aura la même destination.

Pour qui connaît les Noirs ce dévouement n'était pas ordinaire, et le Père en fut profondément touché, Il accepta

ce généreux sacrifice, et depuis ce temps Ekanghila mène son œuvre avec plus d'ardeur encore qu'auparavant, car il y a un intérêt personnel, et il s'y dévoue corps et âme.

Aussi était-il fier de me présenter ses enfants bien en ligne et les nouveaux chrétiens qui voyaient pour la première fois le grand chef des missionnaires.

Que le Seigneur récompense ce jeune homme d'un acte doublement méritoire pour un Noir sans fortune !

* * *

On se remet de nouveau en route et cette fois-ci nous allons rentrer dans la tribu de nos féroces Bondjos.

Ces " aimables " diocésains semblent vouloir perdre leur titre de " hyènes de l'humanité ", car, depuis quelque temps on n'a plus à subir leurs attaques.

Cependant les factoreries échelonnées autrefois le long du fleuve, et qui ont en partie disparu depuis notre dernier voyage, sont un signe évident que le Bondjo n'est pas encore complètement acquis à la civilisation. Plusieurs Blancs ont passé à la marmite, et, à la suite de ces agapes peu fraternelles, les autres ont jugé prudent de prendre le large.

Aussi quand un soir, nous campâmes au milieu d'un immense village bondjo, l'équipage réuni à terre était blotti près du feu et se tenait prêt à sauter à bord du *Léon XIII* à la moindre alerte. Le lendemain matin, ce fut avec un vrai soupir de soulagement que nos braves Loangos s'empressèrent de s'embarquer, et cette fois-là personne ne se fit tirer l'oreille pour le réveil. Les chauffeurs étaient prêts.

Le lendemain fut un jour de calme, de joie et de sécurité. Le *Léon XIII* campait devant la superbe station belge de Libenghé, où le commissaire de District et ses subordonnés nous firent, comme d'habitude, le plus charmant accueil.

Quelle fête pour l'équipage ! Pas de bois à chercher pendant la nuit, car le poste nous en fournissait en abondance. Pas de Bondjos à craindre, car les fonctionnaires officiels faisaient bonne garde. Pas de vide à déplorer dans le garde-manger, car le manioc était abondamment distribué. Enfin, aubaine inespérée, un énorme éléphant avait été tué par le chasseur de la station, et le pot-au-feu de nos hommes en eut un supplément fort apprécié. Il fallait voir l'air de béatitude parfaite de ces braves gens, s'écriant avec conviction : " Ah ! y a bon comme ça ! La peau du ventre qui casse ! "

Seulement, le lendemain, il fallu administrer force purgatifs pour aider la digestion ! Et à chaque aubaine de ce genre, c'est la même répétition. Le Noir, en effet, ne garde rien en réserve, sous prétexte que le fricot pourrait bien être volé pendant la nuit. Le plus prudent est de tout mettre immédiatement en sûreté !

Voilà donc nos braves Noirs en liesse.

Quand aux blancs, ils furent traités de la façon la plus aimable et la plus généreuse, et les Européens de la Station faisaient assaut de délicates prévenances envers les missionnaires.

Plus économes que les Noirs, nous fîmes de sérieuses réserves, et le lendemain, le *Léon-XIII* était chargé de vivres, pour parer aux nécessités des mauvais jours.

Au moment du départ, les adieux furent touchants et les compliments sincères. La garde elle-même, qui me rendait les honneurs, faisait un singulier contaste avec ce qui se passait sur la rive française et faisait apprécier davantage la cordialité de la réception.

Que Dieu bénisse largement ces valeureux enfants de la catholique Belgique !

A S
s

U
rapid
céder

Le
de la
kilom
arrive

mes c

En

La pl
nombr
missio
meurt

ardeur

même

leurs pi
des ma

Les

qu'autr
terrible
longues

Le miss

bonne p

dans un
sont par
des prot
démon.

A côté
paisible
une case-
cent cinq

A Saint-Paul-des-Rapides (Banghi). — Le ministère sur terre et dans l'eau. — Un homme sans mains.

Un dernier jour de navigation nous amène au pied des rapides de l'Oubanghi, où le *Léon XIII* doit s'arrêter, pour céder la place aux pirogues.

Le son de notre sifflet est bien vite reconnu par les enfants de la mission Saint-Paul-des-Rapides, malgré les quatre kilomètres qui les séparent du port, et bientôt nous voyons arriver à la course notre petit monde noir, suivi de près par mes chers missionnaires.

En voilà des hommes qui n'auront pas volé le Paradis ! La plume, en effet, ne saurait décrire les péripéties sans nombre par lesquelles ils ont passé depuis la fondation de la mission. Les coups de fusils, les flèches et les sagaies, le meurtre même du bon Fr. Séverin, n'ont pu relentir leur ardeur, et je les retrouve toujours avec la même gaieté, la même intrépidité, Bien des fois je fus tenté de me jeter à leurs pieds pour les vénérer comme des confesseurs et comme des martyrs.

Les Bondjos, sans être aussi féroces et aussi agressifs qu'autrefois ne laissent pas cependant de se livrer à leurs terribles coutumes de cannibalisme, et il faudra encore de longues années pour faire pénétrer chez eux la civilisation. Le missionnaire, cependant, parcourt leurs villages, sème la bonne parole et espère que la semence finira par germer dans un endroit pas trop pierrieux. Plusieurs âmes déjà sont parties pour le ciel, avec la grâce du baptême, et seront des protectrices pour celles qui sont encore sous le joug du démon.

A côté des Bondjos se trouve la tribu des Bouroussés, paisible et moins cannibale. Au milieu d'elle on a installé une case-chapelle, où le P. Verguet a fini par grouper environ cent cinquante enfants, qui se rendent assez régulièrement

à ses leçons de catéchisme et de français. Cette station se trouve à deux jours de marche de Saint-Paul-des-Rapides et il faut franchir montagnes et marécages pour arriver à destination.

A ce labeur si dur pour le corps, le pauvre Père a usé sa santé, et dernièrement il fut pris d'une de ces terribles fièvres hématuriques, qui emportent parfois en quelques heures les malheureux Européens. Que faire seul au milieu de la brousse et loin de tout secours humain ? Le malade n'a plus la force de prendre un remède, ni même d'écrire un mot pour demander du secours. Bientôt il perd connaissance et s'abandonne aux mains de son Créateur.

Les Bouroussés ont une grande vénération pour le bon Père qui plusieurs fois les a protégés des exactions et des coups de fusils d'ennemis trop avides. Vite, avec leurs filets de chasse ils organisent un hamac, et, avec mille précautions, transportent le malade à la mission Saint-Paul.

Les soins de dévoués confrères et une médication énergique ont cédé la fièvre, et, au bout de quelques jours, le P. Verguet était tiré de ce mauvais pas.

Le médecin du poste de Banghi voulait faire rentrer le malade en France, par les voies les plus rapides. Le brave docteur oubliait que nous ne sommes pas fonctionnaires, et que nous ne voyageons pas aux frais des contribuables. On se contenta d'envoyer le P. Verguet à la mission de la Sainte-Famille, où le laitage de la ferme et les soins assidus remirent bientôt sur pied le valeureux missionnaire.

* * *

Mais pendant ce temps-là on ne pouvait cependant pas abandonner la chrétienté naissante des Bouroussés. Le P. Beauchêne, l'intrépide supérieur de Saint-Paul, ne deman-

dit q
à rem
Pou
dant
P. Bes
et de
Mal
rants
est pri
colis e
Et l
La
naufra
maint
un pe
Mai
étaien
sa br
terre
La
mouil
passer
par de
Ver
contre
tager
Mai
Il s'in
ses co
du Pè
aux l
monte
missic
secou
présen

dait qu'à continuer cette œuvre, et il était toujours prêt à remplacer les absents.

Pour éviter les fatigues de l'affreuse route de terre, pendant deux jours, sous un soleil torride, je recommandai au P. Beauchêne de se munir d'une bonne équipe de pagayeurs et de profiter de la rivière Mpoko.

Malheureusement, les eaux étaient très hautes et les courants violents. A un brusque détour de la rivière, la pirogue est prise en travers, et bientôt elle chavire, en jetant à l'eau colis et passagers.

Et le P. Beauchêne ne savait pas nager !

La rivière, heureusement, n'est pas large, et le pauvre naufragé peut s'accrocher à une branche flexible qui, après maints efforts, lui permet de monter, enfin, sur une branche un peu plus solide.

Mais, pendant ce temps, pirogue, baggages et pagayeurs étaient partis au fil de l'eau, et le Père se trouvait seul sur sa branche, n'ayant même pas la ressource de rejoindre la terre ferme, car toutes les rives étaient inondées.

La nuit approche ; le Père, transi de froid, sous ses habits mouillés, est pris de fièvre, et il n'a que la perspective de passer la nuit sur sa branche, où il commence à être dévoré par des légions de moustiques.

Vertueux anti-cléricaux de France, qui criez si souvent contre le bien-être des curés, que n'étiez-vous là pour partager les jouissances du missionnaire de l'Oubanghi !

Mais soudain, le Père entend du bruit dans les branches. Il s'imagine voir un ancêtre de Darwin, en quête d'un de ses congénères ! Mais non. C'est le petit servent de messe du Père, qui, emporté à la dérive, s'est, lui aussi, accroché aux branches, et qui, avec une agilité extraordinaire, remonte maintenant le cours de la rivière, pour retrouver le missionnaire. Le brave Sekola, quoique n'apportant aucun secours, fut cependant accueilli comme un sauveur, et sa présence rendit un peu de courage au Père, qui, accablé de

lassitude, craignait de tomber de nouveau dans la rivière.

En véritable enfant des forêts, Sekola conseilla au Père de quitter sa soutane et ses souliers, pour mieux se glisser d'un arbre à l'autre, afin de pouvoir atteindre une légère motte de terre, non inondée, qu'il avait remarquée, en remontant la rivière.

Et malgré l'obscurité de la nuit, Sekola glissait de branche en branche, cherchant les passages les moins difficiles, et prêtant au Père, épuisé, une main secourable.

Il était près de minuit, et le Père n'avait rien pris depuis douze heures. Cette gymnastique effrayante au milieu des branches d'arbres avait achevé de réduire ses forces, et il invitait son jeune compagnon à trouver quelque tronc d'arbre fourchu, pour y passer le reste de la nuit.

Tout à coup, un chant se fait entendre, et le bruit des pagayes frappant l'eau en cadence annonce l'approche d'une pirogue. C'était le salut.

Une factorerie, qui se trouvait en aval du lieu du naufrage, avait vu passer des colis à la dérive, et le Noir qui dirigeait le comptoir avait de suite deviné qu'un accident était survenu au Père, qui l'avait quitté le matin. Vite, il avait équipé une pirogue et, tout en remontant le cours de la rivière, cette pirogue recueillait les naufragés, dont pas un, heureusement, ne perdit la vie dans cette tragique circonstance.

Le Père, aidé de Sekola, descendit de son repaire aérien et s'embarqua dans le canot sauveteur, en bénissant Dieu d'avoir encore une fois échappé au naufrage.

Si les journées sont chaudes en Afrique, il arrive parfois que les nuits sont très fraîches, et la fièvre faisait grelotter le Père, sous ses habits mouillés. Pas compliqué, du reste, le costume ! Un pantalon et une chemise en lambeaux.

La pirogue arrive enfin, avant l'aube, aux premières factoreries de Banghi, où un charitable et excellent Européen, M. Dickson, prête au Père des habits secs et lui administre un cordial dont le pauvre naufragé avait grand besoin.

Puis, le P. Beauchêne continue sa route, pendant encore quatre kilomètres, et arrive à la mission de Saint-Paul au son de l'*Angelus*, à la grande surprise de ses confrères, qui ne s'attendaient pas à un retour si brusque et surtout si mouvementé.

Le brave P. Sallaz, expert à traiter les malades, s'empresse de dorlotter son supérieur et lui prodigue mille soins délicats, qu'une maman seule aurait pu deviner.

Moins de huit jours après, le P. Beauchêne s'embarquait, cette fois, sur les rapides de l'Oubanghi, et allait préparer l'installation d'un catéchiste au village de Bakourdou, un des grands centres des Bondjos, où nous voulions forcer le dénué, dans un de ses plus importants repaires.

* *

Ces luttes et ses péripéties ne sont pas des exceptions dans la vie des missionnaires. Elles sont de tous les jours et de tous les instants, et le lecteur comprendra maintenant pourquoi j'avais tant de vénération pour ces courageux collaborateurs.

A Saint-Paul-des-Rapides, un contingent d'une troisième tribu, celle des Ndris, est venu se mettre sous la protection de la mission. On commençait à y faire un bien sérieux, lorsque les corvées de toutes sortes et les impôts prélevés par le gouvernement sont venus faire fuir les infortunés réfugiés du côté des montagnes. On continue l'apostolat auprès de ceux qui sont trop jeunes, trop vieux ou trop infirme pour fuir.

* *

Parmi ces derniers, un nommé Déné mérite une mention toute spéciale. C'est un jeune homme d'environ vingt-cinq

ans, bien découpé, mais auquel il manque simplement... les deux mains.

Il y a quelque cinq ans, Déné fut surpris dans une plantation indigène en train de voler un régime de bananes. La justice est expéditive chez les tribus du Congo, et les frais sont moins considérables qu'en France.

Le chef du village fit appeler le maraudeur et, séance tenante, lui fit mettre sur un billot les deux mains, qu'il abattit d'un seul coup de sabre !

On pense bien que les chirurgiens n'avaient point été prévenus pour arrêter le sang et préparer les ligatures. Eh bien ! là ou un chirurgien blanc aurait, sans doute, perdu son latin et ses médicaments, le chirurgien bondjo réussit sans difficulté. Il étancha le sang avec un suc d'herbes qu'il prépara sur le champ et il appliqua sur les plaies un appareil de latex de caoutchouc, qui réussit à merveille. Au bout d'un mois, Déné était parfaitement guéri, et l'opération ferait honneur au plus habile chirurgien.

On croira peut-être Déné réduit à la mendicité ? Pas du tout ! Déné est très habile à tendre des pièges aux fauves de la plaine et de la forêt, et il échange les produits de sa chasse contre le manioc et le maïs, qui font le complément de sa nourriture. Il est même assez adroit à lancer la sagaïe en la couchant sur son bras et en la poussant de côté avec son moignon, qui lui donne une impulsion extraordinaire.

Déné s'entend aussi, il faut bien l'avouer, à exploiter les missionnaires, forts indulgents pour lui à cause de son infirmité.

Quand j'arrive à Saint-Paul, Déné ne manque jamais d'accourir et m'apporte une traditionnelle poule, dont il espère bien recevoir vingt ou trente fois la valeur.

Déné est joyeux et admet parfaitement la plaisanterie quand je l'invite à pagayer dans ma pirogue, il me montre ses bras et me fait remarquer que cela lui est impossible. Mais il s'empresse d'ajouter :

" S
et av
gayer
Le
de D
seule
" Or
Déné
Dé
pour
indiq
dant
bana
bonn
" S
fois
prop
Mi
et ad
Déné
Le
ment
coup
coup
lent
fran
alors
coup
Fi
pron
son
Ce
Le
son
pabl

“ Si je ne peux pas pagayer, je peux jouer du tam-tam, et avec mes roulements, tu peux être certain que tes pagayers marcheront bon train ”.

Les virtuoses du pays disent, en effet, que les roulements de Déné sont d'un velouté remarquable, et il n'y a pas une seule dance importante où il ne soit invité.

“ On croira peut-être que le terrible châtement infligé à Déné par son chef, l'aura guéri à tout jamais ? Erreur.

Déné s'était “ syndiqué ” avec deux de ses congénères, pour piller les plantations voisines de son village. Déné indiquait les bons coups à opérer et il faisait le guet pendant que ses deux associés coupaient maïs et régimes de bananes. L'expédition durait depuis quatre jours et, une bonne nuit, Déné continuait ses opérations :

“ Sont-ils bêtes, ces Ndris ? disait-il. Voilà la cinquième fois que nous venons voler dans la même plantation, et le propriétaire n'a encore rien découvert ! ”

Mais, ledit propriétaire débouche de derrière un bananier et administre à Déné une sérieuse volée de bois vert. Puis, Déné est ficelé et conduit, sous bonne escorte, au village.

Le lendemain matin, grand tapage et grand rassemblement sur la place publique. On parle tout simplement de couper la tête à Déné ! Le Père, prévenu, intercède pour le coupable. Mais les vieux et le volé en particulier ne veulent rien entendre. Le Père menace de la justice du poste français et s'oppose à toute violence. Le chef marchand alors et demande *seulement* de couper les deux oreilles au coupable. Naturellement, le Père s'y oppose encore.

Finalement, Déné fut condamné à une forte amende, qu'il promit de payer avec sa chasse et avec les roulements de son tam-tam des grands jours.

Comme quoi la musique n'adoucit pas toujours les mœurs !

Le pauvre Déné, bien honteux, vint remercier le Père de son intervention, et celui-ci en profita pour infliger au coupable une mercuriale, qui fera de l'effet... jusqu'à...

Mais laissons Déné à son acte de contrition et poursuivons notre voyage vers la mission de la Sainte-Famille.

Le passage des rapides — La Mission de la Sainte-Famille — L'excellent Kouessé

A Banghi, le fleuve est barré par un seuil de roches, infranchissable ordinairement pour les bateaux à vapeur. Il faut donc, à partir de ce point, avoir recours aux pirogues pour passer les rapides et évoluer au milieu des rochers qui encombrant le fleuve.

Une paillette, forme roulotte de bohémiens, est installée au milieu de la pirogue et protège tant bien que mal contre les ardeurs du soleil. Mais on se trouve ainsi dans une sorte de tunnel, d'où on a beaucoup de peine à sortir si la pirogue vient à chavirer au milieu des rapides.

Mais, si la tête est au feu, les pieds sont ou frais, car ils trempent continuellement dans l'eau, qui envahit la pirogue à chaque passage de rapide. Il arrive même parfois que le bain de siège atteint la tête. C'est le système Kneipp, à jet continu. Et nous nous empressons d'en user pendant que les médecins disent encore que c'est excellent pour la santé !

* * *

Je ne parlerai pas de ce voyage ; les péripéties déjà décrites se reproduisent toujours les mêmes. Les pagayeurs s'entendent comme larrons en foire pour obtenir des suppléments de vivres ou piller, sans vergogne, les plantations des villages qui nous donnent l'hospitalité. Il faut parfois intervenir d'autorité pour faire comprendre à ces braves païens la nécessité de respecter la propriété. Ils ne manquent jamais de répondre que ce que les Banziris font chez

les Bondjos, les Bondjos, à leur tour, le font chez les Banziris, et que c'est un système d'amicale compensation !

N'empêche que cette amicale compensation engendre souvent des rixes violentes, et plusieurs fois des Blancs ont été tués pour avoir pris le parti de leurs Noirs, dont ils ignoraient les déprédations.

Cette fois-ci, notre convoi de pirogues se compliquait d'un énorme chaland en fer de quinze tonnes, que le Père Moreau voulait faire monter à la mission de la Ste-Famille, pour descendre le bétail destiné à la mission de Brazzaville.

Décider un âne à changer ses habitudes, c'est dur ! Mais c'est encore bien plus compliqué pour les Noirs, et nos payeurs protestent que jamais ce lourd chaland ne pourra passer les rapides. A toutes nos objurgations, les braves Banziris nous répondent :

“ — Alors tu es plus fort que le bon Dieu ?

“ — Mais pourquoi donc ?

“ — Parce que le bon Dieu a fait flotter le bois sur l'eau : mais le fer va directement au fond ! Quand ton chaland sera chargé, comment veux-tu qu'il passe les rapides ? ”

Il fallut toute l'éloquence du Père Moreau pour faire comprendre aux Noirs que le *Léon XIII*, quoique en fer, flottait parfaitement et pour conduire jusqu'à la Sainte-Famille l'embarcation qui nous donnait tant de difficultés, même avant le départ.

Enfin, une double ration de vivres vint convaincre les plus récalcitrants, car un Noir n'a jamais résisté à un pareil argument.

* * *

Nous voilà en route.

Comme toujours, le Père Moreau a pris pour lui la corvée la plus pénible du voyage, et il s'embarque dans son chaland, que trente-quatre payeurs mènent rondement. . . au départ.

Le chaland était lourd, le Père Moreau est parti la veille, pour prendre un peu d'avance. Le Père Beauchêne et moi, nous nous embarquons dans une légère pirogue, plus volage que le chaland, mais aussi plus commode pour franchir les rapides. Nous devons rejoindre le Père Moreau avant les passages dangereux et lui prêter main-forte dans les endroits difficiles.

Notre pirogue était comme qui dirait le "torpilleur", et le chaland, le "cuirassé de haut-bord". Avec une pareille escadre, on pouvait affronter "la fureur des flots".

Par contre, nous ne pouvions toujours "des méchants arrêter les complots", et à chaque rapide, il fallait ouvrir l'œil, pour empêcher l'escamotage d'un sac de sel ou la soustraction de quelque ustensile de voyage.

Un soir, nous arrivâmes en face d'un village dont le chef paraissait gêné et ne s'empressait guère de nous apporter la poule de l'amitié, comme le font ordinairement tous ses congénères.

J'appris alors que ce chef était un de ceux qui avaient tué le pauvre Fr. Séverin, et mon gaillard n'était pas rassuré en voyant chez lui le grand chef des missionnaires. Mais l'affaire était terminée depuis longtemps : il n'y avait pas à y revenir. Je me contentai de refuser son léger présent et de ne lui faire aucun cadeau au moment du départ. Il eut l'air heureux d'en être quitte à si bon marché.

(A suivre).

ANNA

Afrique
Pèr

—
Afrigue
Lett
Plai
Annam.
Arti
Aux pre
Peti
vieu

Birmanie
de N

Canada. -

Table générale et alphabétique

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

Années 1904, 1905 et 1906

A	PAGES
Afrique. — Au Bengouéolo. — Par le R. P. Guillemé, des Pères Blancs.....	17
— Dans la Bénoué (Nigéria). — Par le R. P. Lejeune, C.-S.-E., vicaire-apostolique du Bas-Niger.....	117
Afrique occidentale. — Une mission nouvelle au Jébou. — Lettre du R. P. Vogt, missionnaire à Lagos, au T. R. P. Planque, supérieur des Missions Africaines.....	195
Annam. — Une prise d'habit au Carmel de Saïgon, par M. Artif, des Missions Etrangères de Paris.....	776
Aux premiers communiant, aux premières communiantes : Petite leçon d'Arabe et de charité. — Par le R. P. Devieux, de la Compagnie de Jésus, missionnaire en Syrie.	675
 B 	
Birmanie méridionale. — La léproserie de Rangoon. — Lettre de M. Freynet, des Missions Etrangères de Paris.....	149
 C 	
Canada. — Une retraite grandiose au pied des Montagnes Rocheuses.....	99

Canada. — Athabaska. — Mission Saint-Augustin. — Trait
d'amour fraternel..... 786

— Vicariat du Mackenzie. — Lettre du Rév. Père
Jules Léouyer, O. M. I., au Rév. Père Edm.
Dubois, O. M. I..... 771

Chine. — Le suicide. — Lettre du R. P. Florent Robberecht... 158

— L'apostolat au Su-Tchuen. — Lettre de Mgr Marc
Chatagon, des Missions Étrangères de Paris, vi-
caire apostolique du Su-Tchuen méridional..... 464

— Le district des Lolos A-Chi. — Par le R. P. Liétard,
missionnaire à Lan-goy-tsin, (Yun-nan)..... 601

Cochinchine. — Fleurs annamites. — Par M. Philippe Petit,
des Missions Étrangères de Paris, missionnaire en
Cochinchine septentrionale..... 796

Comptes-rendus. — Archidiocèse de Québec..... 3, 291, 579

— Diocèse de Montréal..... 8, 296, 584

— Diocèse des Trois-Rivières..... 11, 299, 587

— Diocèse de Saint-Hyacinthe..... 12, 300, 588

— Diocèse de Valleyfield..... 14, 302, 590

— Diocèse de Joliette..... 591

D

Dans l'Inde. — La chrétienté de la ville de Madura. — Ses œu-
vres et leur développement. — Par le R. P. Jean-Baptiste
Dessal, de la Compagnie de Jésus..... 303

Dans le Nord de Ceylan. — Par le R. P. Perrusel, Obit de
Marie-Immaculée, missionnaire à Jaffna..... 398

E

Égypte. — Au pays des Pyramides. — Par le R. P. Chautard,
des Missions africaines de Lyon, ancien missionnaire au
Caire..... 556, 624, 724

États-Unis. — Le long du Rio Grande. — Souvenir d'une visite
pastorale. — Par Mgr Granjon, évêque de Tucson. 165, 203, 324

États-Unis, Texas. — Une tournée apostolique. — Lettre du R.
P. Malmætel, O. M. I., missionnaire au Texas..... 109

Histo
Indes
Inde.
In Vi
M
si
Japon.
M
La fon
Les Mi
lan
L'Éuv.
A.
Lettre c
Nagasa
l'É
de
Norvège
de

H

PAGES

Histoire d'un petit séminariste nègre, Jozefu Kaliba.—Lettre de Sa Grandeur Mgr Streicher, Vicaire Apostolique du Nyanza Septentrional, au R. P. Directeur des Missions d'Afrique des Pères Blancs..... 835

I

Indes. — Aux Montagnes Bleues.—Epreuves et espérances, par M. Gudin, missionnaire au Coïmbatour..... 789
Inde.—Une curieuse tribu sauvage de l'Inde.—Les Khanis. —Par le R. P. Suau, de la Compagnie de Jésus, ancien missionnaire au Maduré..... 592
In Viam Pacis !—Une promenade à travers le Tonkin.—Par M. Sajot, des Missions Étrangères de Paris, ancien missionnaire au Tonkin méridional..... 264, 355, 411, 483

J

Japon.—Osaka. — Par M. l'abbé Walter, aumônier à l'école Meisigakho, des Petits Frères de Marie, à Osaka..... 529

L

La fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi..... 83
Les Missions de l'Alaska. — Notes de voyage du R. P. Belarmin Lafortune, S. J..... 44
L'Œuvre des catéchismes à Alep. — Rapport du Rév. Père A. Torrend, de la Compagnie de Jésus.... 818
Lettre du Japon..... 826

N

Nagasaki (Japon). — Commencements d'une chrétienté dans l'île d'Oshima (Iles Liou-Kiou. — Extraits d'une lettre de M. Fraissenon, des Missions Etrangères de Paris.... 812
Norvège.—En Hiver.—Par Mgr Fallize, vicaire apostolique de Norvège..... 515

Nouvelle-Guinée.—Les Canaques.—Par le R. P. Guis, de la
Congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun (Suite et fin). 57

Nouvelle Mission du Lac Lacroix, dans le Nord-Ouest cana-
dien.—Lettre du R. P. Bonald, O. M. I., à Sa Grandeur
Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface..... 387

S

Saskatchewan (Canada).—Les missions Saint-Joseph, Saint-
François et Saint-Alexandre.—Lettre du R. P. Boissin,
Oblat de Marie-Immaculée..... 749

Souvenirs du Tanganika. Par Mgr Dupont, des Pères Blancs,
vicaire apostolique du Nyassa..... 243

Stanley-Falls (Congo). — La jeune fiancée sauvage..... 827

T

Tché-Kiang (Chine).—Lettre de Mgr Reynaud, Lazariste, vi-
caire apostolique du Tché-Kiang..... 87

U

Un brave petit ami des missionnaires..... 743

Une école d'Arménie. — Par le R. P. de Jerphanion de la
Compagnie de Jésus..... 755

Une visite pastorale dans l'Oubanghi. — Par Mgr Auguard,
de la Congrégation du Saint-Esprit, vicaire apostolique. 840

V

Victoria Nianza Septentrional.—Visite à l'hôpital des Dor-
meurs de Kisubi et à Sainte-Marie de Roubaga. —
Lettre du R. P. Delévaux, des Pères Blancs..... 471